Illinois U. Library

NUMÉRO 169

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LE DON JUAN DE VENISE
CASANOVA

Récit historique de
J. LUCAS-DUBRETON

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LE DON JUAN DE VENISE

CASANOVA

Récit historique de

J. LUCAS-DUBRETON

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Librairie Arthème FAYARD.

Supplément au N° 418 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

1. - LES ÉCOLES DE GIACOMO

« Je fus imbécile jusqu'à huit ans et demi. » C'est ainsi que Giacomo Casanova résume ses souvenirs d'enfance, afin sans doute de montrer qu'une individualité remarquable peut sortir d'une pauvre chrysalide.

Le fait est que sachant à peine s'exprimer, maladif et saignant sans cesse du nez, il fut un jour conduit en gondole par sa grand-mère Maria Larusi chez une sorcière de Murano. Là, dans un taudis, au milieu d'une bande de chats noirs, on le mit dans une caisse dont la sorcière referma le couvercle, et de sa prison, il entendit un vacarme infernal : rires, pleurs, chants, cris, miaulements, danses....; mais quand on le délivra, il ne saignait plus. La sorcière alors le coucha sur un grabat, lui fit respirer la fumée de diverses drogues, lui frotta les tempes et la nuque avec un onguent. Premier contact avec les diableries, qui devait être suivi de beaucoup d'autres au cours de son existence. La sorcière fut pour l'innocent une initiatrice.

Bien qu'il se donne une lointaine ascendance espagnole — un don Jacob Casanova de Saragosse qui au XV[e] siècle aurait arraché du couvent la noble Anna Palafox et se serait sauvé en Italie —, Giacomo n'est point fils de patricien mais simplement de comédien. Gaëtano Casanova habitait Parme quand passa dans cette ville la Fragoletta, une actrice ainsi nommée d'une fraise qu'elle avait sur le sein ; épris de cette personne plus agée que lui, Gaëtano quitta les siens, devint acteur par amour de sa belle, la suivit à Venise au théâtre San Samuele, puis, rassassié sans doute, la quitta pour enlever la fille d'un cordonnier son voisin, Zanetta Farusi, qu'il épousa en justes noces. De cette union naquit Giacomo le 2 avril 1725. Sa famille d'ailleurs ne devait guère peser sur sa vie. Zanetta devenue actrice à son tour partit en tournée avec Gaëtano, eut à Londres un second fils Francesco qui devait se faire un nom comme peintre de batailles, puis quatre autres enfants, perdit son mari, séduisit par ses talents l'Electeur de Saxe et finit par se fixer à Dresde. Elle avait conservé sa maison près du théâtre San Samuele, calle de la Commedia, et c'est là que la grand-mère Farusi veilla sur Giacomo l'imbécile.

Après le sabbat de Murano, celui-ci se développe, apprend le rudiment sous la gouverne de Baffo, poète célèbre par l'obscénité de ses vers — après la sorcière, c'est le second initiateur — puis il entre en pension à Padoue pour suivre les cours de l'Université ; s'il faut l'en croire, il y brilla, conquit le doctorat en droit à un âge où d'autres ânonnent, devint bon latiniste et dans le même temps connut les atteintes de l'amour grâce à la jeune Bettina, sœur du brave abbé Gozzo, chez lequel il logeait.

Quand il reparut à Venise, rénové, précocement savant, le curé de l'église San Samuele jugea ce fils de comédien digne d'être tonsuré et de recevoir les ordres mineurs ; il témoignait ainsi d'un manque absolu de psychologie : la piété pour Giacomo était un mot vide de sens ; le jeu, les diableries, la magie, les femmes surtout l'attiraient ; il le prouva surabondamment lorsqu'il mit à mal Nanette et Marton, les nièces de la signora Orio chez laquelle il avait le couvert, ainsi que la jeune Thérèse Imer, favorite du vieux sénateur Malipiero qui lui faisait enseigner la danse et le chant ; ce dernier attentat, d'ailleurs accompli sans prudence, valut à Giacomo une solide bastonnade. Il n'avait pas encore la manière.

Cependant, au cours de ses tournées, Zanetta Casanova ne perd pas de vue ce fils aîné pour lequel elle semble avoir une prédilection, et le recommande à un savant moine que, grâce à son crédit, elle vient de faire nommer évêque de Martorano en Calabre. A ce moment, Giacomo méditait sur les dangers de l'inconduite au Fort Saint-André où la Sérénissime République de Venise reléguait pour les apaiser les jeunes citoyens trop remuants. Libéré, il quitta Venise et s'en fut rejoindre son évêque. La vie d'aventures commençait.

Ayant reçu cinquante sequins, « l'abbé » Casanova prit le chemin de la Calabre. Voyage pittoresque : il joua, perdit, engagea ses habits et finit par se mettre à la remorque d'un moine mendiant qui pratiquait l'art de vivre aux dépens des âmes charitables et dévotes... Enfin Martorano : terre pelée, évêché vaste mais sordide. Pas un moment, Giacomo n'envisagea de perdre sa belle jeunesse dans un pareil endroit et l'évêque n'eut point le courage de le contredire.

— Venez avec moi, lui suggéra Casanova, laissez ce triste pays et nous ferons fortune ensemble.

Sagement l'évêque refusa, laissa partir son coadjuteur et à défaut d'argent — il n'avait plus le sou — lui remit une lettre de recommandation pour le cardinal Acquaviva... et c'est ainsi que Giacomo fut admis dans la haute société romaine. Durant quelque temps, il y fit gentiment illusion, mais ce qui pardessus tout l'intéressa dans la Ville Éternelle ce fut la belle Lucrézia Monti qui ne se montra point cruelle. Malheureusement il était incapable de fixer son goût, se lança dans d'autres aventures et donna bientôt une si fâcheuse idée de sa personne que le cardinal lui conseilla paternellement d'aller chercher fortune ailleurs.

— Dites-moi où vous voulez aller et je vous ouvrirai la voie.

— A Constantinople.

Les « casanoviens » ont révoqué en doute cette fugue vers l'Orient ; ce qui en revanche est certain, c'est que Giacomo reparaît à Venise en 1745 et fort désargenté

Heureusement le bon abbé Gozzi lui a appris naguère à râcler du violon ; Giacomo s'engage dans l'orchestre du théâtre San Samuele où triompha la Zanetta sa mère et avant elle la Fragoletta.

Un écu par jour, ce n'est pas le Pérou. Revoyant cette époque de sa vie, Casanova écrira : « Je devins un franc vaurien » et il apporte des preuves à l'appui. Avec son cadet Francesco le futur peintre, il passe le plus clair de son temps dans un de ces grands cabarets de nuit dits « magasins », où le vin est meilleur marché que partout ailleurs et que ne fréquente pas la bonne compagnie ; c'est là qu'ils préparent leurs divertissements: détacher les gondoles amarrées devant le palais des patriciens, éveiller une sage-femme pour l'envoyer chez telle dame qui aurait un besoin urgent de ses services, appeler un prêtre pour porter le viatique à un pseudo-mourant, s'introduire dans un campanile et sonner le tocsin... sans compter quelques rapts de filles... Bonne vie en somme mais insuffisamment rémunératrice.

Si le sort ne favorisa pas toujours Casanova, il lui fut du moins clément un soir de 1745.

Sortant d'une noce patricienne où il n'avait figuré qu'à titre de ménétrier, il eut l'occasion de rendre service à un vieil homme qui, au moment de monter en gondole, fut surpris par une petite apoplexie : sa bouche de travers ne laissait pas de doute sur son état. Avec décision et autorité, Giacomo prend la situation en main, ramène le malade chez lui — une demeure seigneuriale — et appelle un médecin qui pratique une onction de mercure sur la poitrine. Infirmier d'occasion, Casanova s'assied au chevet du lit, entend le patient gémir, se plaindre d'étouffements, et prend sur lui d'enlever l'emplâtre. Soulagé, le vieillard lui rend grâce, et quand le docteur reparaît pour juger de l'effet de sa cure, il s'entend dire : « Celui qui m'a délivré du mercure qui m'étouffait est un médecin qui en sait plus que vous. » Alors autour du lit les augures commencent à discuter ; avec un aplomb impertubable, Casanova jargonne en « physicien » ; l'autre répond avec mépris au joueur de violon. — « Un joueur de violon peut en savoir aussi long que tous les médecins de la ville », interrompt le malade.

Et c'est ainsi que Giacomo devint l'enfant d'adoption du sénateur Bragadin et de ses amis Dandolo et Barbaro.

Ce trio de vieillards ne jurait que par lui, et pour renforcer son crédit, Giacomo leur dit un jour en confidence : « Je possède un calcul numérique par lequel, moyennant une question que j'écris et que je change en nombres, j'obtiens également en nombres une réponse qui m'instruit de tout ce que je veux savoir. Je tiens, cette science d'un ermite. » Ces vieux aristocrates férus de cabale, de magie, furent au comble de la joie, et Bragadin ayant retrouvé la santé, la forme à peu près normale de sa bouche, serrait avec transport Giacomo dans ses bras :

— Qui que tu sois, je te dois la vie. Tes protecteurs qui voulurent te faire prêtre, docteur, soldat et enfin joueur de violon ne furent que des sots qui ne te connurent pas... Si tu veux être mon fils, tu n'as qu'à me reconnaître pour père. Ton appartement est prêt, fais-y apporter tes hardes ; tu auras un domestique, une gondole défrayée et dix sequins par mois.

Existence seigneuriale. Casanova est de taille, d'allure à la mener ; il semble façonné pour elle.

Un athléte — 1 m 86 — mais mince, bien découplé, l'œil étincelant presque inquiétant, le teint bronzé un peu olivâtre, le nez fort et busqué, de belles dents, ayant de son aveu même non de la beauté mais quelque chose qui vaut mieux : un certain je ne sais quoi qui force à la bienveillance. Avec cela l'esprit prompt, curieux, avide de savoir, faisant son miel de ce qu'il lit et entend, pourvu d'une étonnante faculté d'assimilation, d'une excellente mémoire qui lui permet d'aborder les sujets les plus divers en termes appropriés, donnant l'impression d'une compétence quasi universelle — il venait de le montrer à Bragadin —; orateur au besoin et poète, conteur et menteur mais prenant souvent de bonne foi des airs d'oracle car il est foncièrement superstitieux, croit à une force occulte, à un génie familier qui dirige ses actes. Par ailleurs convaincu de son importance, béatement vaniteux et farouchement indépendant, fougueux, passionné pour le plaisir et ignorant la notion même du scrupule, jouant la sensibilité comme la plupart des gens de ce temps mais n'en éprouvant guère. Une dure écorce de forban sous des dehors aimables, attachants.

Venise lui offrait exactement le cadre où se déployer.

Dans « cette république des castors » comme l'appelle Gœthe, la gaîté règne et la douceur de vivre. La déchéance de la République, de l'ancienne maîtresse des mers n'a point entamé l'humeur de ses habitants : on chante sur les places, dans les rues et sur les canaux. Les marchands chantent en débitant leurs marchandises, les ouvriers en quittant leur travail, les gondoliers en attendant leur maître ; et la devise d'un Vénitien authentique tient en ces trois petits vers :

Alla mattina una messeta,
Al dopodisnar una basseta,
E alla sera una donneta.

« Le matin une petite messe, après dîner une bassette et le soir une petite femme ». Chacun s'applique à réaliser de son mieux les deux derniers articles du programme, Casanova plus que tout autre.

Levé tard, vers midi, « à l'aube des taons », il se montre place Saint-Marc sur le *liston*, endroit réservé à la promenade, ou bien sur le quai des Esclavons, au Rialto, dans la Merceria, parmi les marchands levantins dont les costumes éclatants évoquent l'image de cet Orient qu'il vient d'entrevoir. Selon la tradition, il porte la *baüta*, le voile noir couvrant la tête et les épaules, sur lequel repose le tricorne à plume et agrafe d'argent ; un masque blanc qui figure comme un profil d'oiseau rapace modelé dans la craie dissimule son visage, et sous sa cape noire entrouverte — le *tabarro* — apparaissent son bel habit de velours passementé d'or et sa chemise de fine dentelle. Bas d'Angleterre, escarpin verni, épée au côté, canne et gants blancs à la main, bagues aux doigts, bijoux au col, complètent l'attirail du nouveau seigneur qui laisse derrière lui un sillage de parfum de tabac d'Espagne, et a pris les façons mignardes, le parler un peu zézayant des mirliflores de la lagune.

Après la promenade, Giacomo entre au *ridotto*, la maison de jeu, l'institution nationale, source de revenus pour la République et pour les particuliers qui savent s'y prendre. Le Castor en effet ne se contente pas de chanter ; le jeu est pour lui une passion, parfois un métier. Les *ridotti* distingués ont de vastes salles meublées de longues tables à l'extrémité desquelles les patriciens en long *tabarro* sont prêts à tenir la banque contre quiconque se présente pourvu qu'il soit de famille noble et porte le masque, mais on fait souvent bon marché de la première condition. Le silence est de rigueur et aussi l'impassibilité lorsque le hasard vous est contraire ; Giacomo acquit cette qualité qui lui fut à plusieurs reprises fort utile : on se forme dans la bonne société. La bassette, le biribi, « le panfil » n'eurent bientôt plus de secrets pour lui ; il ne hante plus « les magasins » où l'on boit à bon marché, mais les innombrables *ridotti, ritrovi* — cercles ou clubs — parsemés aux entours de la place Saint-Marc, les arrière-boutiques de pharmaciens, les tripots secrets, les *casini* où reçoivent les Vénitiens fortunés, où l'on joue en buvant du vin de Malvoisie dans l'aimable compagnies des dames.

Ce sont ces *casini* que Giacomo préfère. Au dire des contemporains, on ne trouve pas à Venise plus qu'ailleurs de beautés ravissantes, mais « communément le grand nombre est joli, et en général les femmes ont toutes la taille et le teint beaux, la bouche grande et agréable, les dents blanches et bien rangées ». Hors les jours de fête où elles étalent velours et brocarts, elles sont assez simplement mises, courent en petites mules, corsage ouvert et cotillon court, mais leur chevelure est toujours soignée, artistement échafaudée, poudrée ; d'où la situation éminente du coiffeur (le mot existe en vénitien) qui porte l'épée et se fait appeler illustrissime.

La Vénitienne joue de l'éventail, et pour peu qu'elle ait quelque fortune, dispose d'un casino particulier, luxueusement meublé ; elle y mène douce vie ; les liens du mariage ne la contraignent guère ; c'est une affranchie d'ordinaire accompagnée de son sigisbée, intendant à ses ordres et amant légitime. La liberté des mœurs est si grande et généralement acceptée qu'on ne distingue presque pas la patricienne, la bourgeoise de la fille légère qui, comme on disait alors, a chanté depuis longtemps sa première messe ; quant à la courtisane patentée, célèbre jadis à travers toute l'Europe, elle n'a plus dans la République qu'un rôle de second ordre, se voit déchue, réduite, sauf quelques exceptions, au rôle de « sœur humiliée ».

Tout dans cette cité incomparable, dans ce dédale des eaux, semble combiné pour les jeux de l'amour et du hasard ; c'est un carnaval quasi perpétuel où l'on a « le privilège d'extravaguer ». Le masque, le domino incitent à l'intrigue, aux rendez-vous clandestins, aux méprises : quelle est cette belle personne qui passe promenant lentement « ses hanches ondulantes » ? Une patricienne ou une fille ?... Dans les théâtres, à San Samuele, à San Moïse, toute loge a un salon particulier, un petit foyer, « un temple consacré à Vénus» où la galanterie est poussée si loin qu'au dire d'un chroniqueur, la plupart des Vénitiens y ont été conçus ; mais à défaut de loge, les gondoles fermées offrent un asile propice...

Au milieu de cette foule chatoyante, souriante, zézayante, qu'on imagine une nuée de charlatans, augures, devins, cabalistes, fabricants d'électuaires, d'eaux et de poudres rajeunissantes, chercheurs de pierre philosophale, et l'on aura une idée du milieu où, grâce à la libéralité du sénateur Bragadin, Giacomo s'épanouit.

Il connut bientôt par le menu toutes les ressources que prodiguait sa ville à un sei-

gneur de sa sorte, fréquenta indifféremment : à la Frezzeria la société la plus mêlée, les *casini* pour billards et brelans où l'on rencontre les grisettes, ceux pour « nobles au jeu généreux »... ; les *casini* réservés à la simple conversation étaient rares. Au début de chaque saison, il allait avec les dames admirer dans la Merceria une poupée habillée qu'on appelait la Poupée de France, le modèle auquel devait se conformer toute femme soucieuse de la mode ; car toute extravagance semblait revêtue de beauté pourvu qu'elle imitât cet original — que souvent Paris ignorait complètement.

Giacomo dansait à ravir l'épuisante « forlane », il mangeait beaucoup, buvait sec, goûtait les mets et les vins relevés ; tous ses appétits étaient solides, il les satisfaisait sans compter et après les nuits blanches allait avec ses compagnons chasser les fumées des *ridotti* et voir se lever l'aurore à l'Erberia, près du Grand Canal, où accostent les barques chargées de légumes, de fruits et de fleurs.

Sa fortune n'étonne point son entourage, car à Venise le lien romain du patronat et de la clientèle n'a point complètement disparu, et les patriciens sont plus que bienveillants pour leurs inférieurs : le parrainage, fréquent entre aristocrates et plébéiens, implique une obligation de protection, et le cas de Giacomo, l'adoption officieuse de ce fils de comédien par un sénateur n'a rien d'extraordinaire.

Mais l'adopté ne sut pas se réfréner, abusa. Bragadin ne se formalisa point : il se souvenait de sa tempétueuse jeunesse et restait indulgent. Le gouvernement oligarchique de la République montra moins de longanimité, et c'est probablement après quelque mauvais tour de cabale ou de magie macabre que Giacomo reconnut la nécessité de quitter Venise et de se faire un peu oublier. Bragadin fut désolé de voir s'éloigner son fils, son devin bien-aimé mais se montra comme toujours généreux, et c'est la bourse bien garnie que Giacomo-Gil Blas se lança de nouveau dans l'inconnu.

2. - AIR DE PARIS

Parmi les camarades de Giacomo, l'un des plus intimes était Antonio Balletti, petit-fils de l'ancienne belle Fragoletta et fils de Silvia, *la prima donna* qui faisait les beaux jours de la Comédie Italienne à Paris. Accompagné d'Antonio, Casanova partit à la découverte de la France.

Après un séjour à Lyon où il se fait initier à la franc-maçonnerie, il reprend sa route et aux environs de Fontainebleau croise un carrosse d'où descend une femme déjà sur le retour mais svelte, élégante, avec un front bas, volontaire, et de grands yeux noirs. C'est Silvia venue au-devant de son fils et qui accueille cordialement l'ami de celui-ci.

Bientôt Giacomo fait partie de la famille : Mario le père, Antonio et sa sœur la petite Manon qui habitent rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur (actuellement rue Dussoubs) dans une confortable maison appartenant à Mme de Pontcarré, marquise d'Urfé. Pour lui, on l'a logé tout près rue Mauconseil, à l'hôtel de Bourgogne qui est voisin de la Comédie Italienne. Casanova découvre Paris en retrouvant chaque jour aux repas, une atmosphère, des visages vénitiens.

Le coin de la capitale qui le séduit particulièrement, c'est le Palais-Royal : le jardin assez beau, les arbres, les bassins, les boutiques volantes où des gagne-petit vendent brochures, eaux de senteur, cure-dents et colifichets ; pour un sou on loue une chaise et il fait bon voir les serveurs du café monter, descendre comme des sylphes les escaliers dissimulés dans les charmilles... Giacomo qui a le sens pratique veut avant tout apprendre parfaitement le français, préalable nécessaire à un voyageur comme lui, et il rencontre chez Silvia un maître de premier ordre : un colosse qui le dépasse de plusieurs pouces, lui déjà grand, un excellent convive : le dramaturge Crébillon, la bête noire de Voltaire. Sans cesse la pipe à la bouche, vivant pauvre au Marais avec ses dix chats, ses vingt-deux chiens et sa gouvernante qui l'aide à exercer son métier de censeur royal, Crébillon dont la physionomie a du félin : lion ou chat, passe pour peu sociable, mais la maison Balletti lui convient, il y est en confiance, se montre au naturel. Casanova lui plait par sa solide jeunesse, son intelligence, et bonnement il s'offre à lui donner des leçons de français et de littérature. Si Giacomo parvint à parler assez purement — avec une persistance d'italianismes —, s'il osa même aligner des rimes françaises, c'est à Crébillon qu'il le doit.

L'imaginer confiné dans l'étude serait le méconnaître ; il apprend en vivant, et s'affine dans le sillage de Silvia. A la Comédie Italienne, on jouait souvent des pièces uniquement françaises, assaisonnées de divertissements, de parades dans le genre de la *comme-*

dia dell' arte. C'était une troupe incomparable : « Si l'on veut savoir quels sont les meilleurs acteurs de Paris, écrira Grimm, je ne nommerai ni Lekain, ni Mlle Clairon, mais je vous enverrai voir Camille (dans *les Amours d'Arlequin et de Camille,* de Goldoni) et l'acteur qui joue le rôle de Pantalon... et vous direz : voilà des acteurs ! » De fait le public se précipite à la Comédie Italienne ; la rue Mauconseil est envahie de carrosses qui se croisent avec peine et dont les cochers hurlent le nom de leur maître pour passer avant les autres.

Silvia, malgré ses cinquante ans, restait l'actrice adorée du grand monde, l'interprète rêvée des *Marianne* de Marivaux ; elle avait tout : « action, voix, esprit, physionomie, maintien et une grande connaissance du cœur humain ». Casanova, d'autre part, vante sa réputation sans tache, assure qu'elle ne voulait que des amis, non des amants. Cependant, d'après un papier de police, « Mlle Silvia vit avec Casanova, Italien qu'on dit fils d'une comédienne. C'est elle qui l'entretient ». Que Giacomo eût le souper chez la mère de son ami, c'est exact ; mais le reste ?... Ce garçon qui n'a point pour habitude de celer ses bonnes fortunes, juge que « Silvia n'avait pas un seul beau trait marqué mais que personne ne s'était avisé de la trouver laide ». Ce n'est pas le ton de la passion. Peut-être estimait-il qu'une femme de cinquante ans, même célèbre, ne méritait pas de figurer sur sa liste...

Durant son séjour à Paris, la liste s'allonge de façon appréciable

Mais la plus pittoresque aventure de sa vie parisienne fut la découverte de Louison O'Morphy. En face de la maison de Silvia habitait une famille irlandaise très peu recommandable : le père savetier et voleur, la mère revendeuse à la toilette et d'un dévergondage manifeste ; ce couple avait cinq filles dont l'une agée de quinze ans à peine semblait ravissante sous ses loques malpropres. Giacomo l'eut bien vite remarquée ; il la fit laver, habiller, et de cette «petite souillon » sortit une merveille : brune, fraîche, potelée, la gorge bien fournie pour son âge et le plus joli minois du monde. Il fut si fier de son œuvre que pour six louis il fit peindre Louison par un artiste allemand.

Comment ce portrait fut-il placé sous les yeux de Louis XV ? Mystère. Le roi en le regardant aurait dit : « Je ne puis m'imaginer que la nature ait produit un aussi bel enfant. Ce portrait ne peut être qu'un idéal ». On lui présenta l'idéal, il en fut si bien subjugué que Louison — la Morphise ou Sirette comme on l'appela — causa bien du souci à Mme de Pompadour ; et le moyen de s'en étonner lorsqu'on regarde cet autre portrait dû à François Boucher ? Cette jeune nymphe à la peau « de lis et de rose » — très différente de la Camargo — troubla, dit-on, l'artiste qui essayait de la peindre.

Louison aurait pu avoir un beau destin. Elle était gaie, primesautière ; un jour où le roi la caressait, elle se mit à rire.

— De quoi ris-tu ?

— De ce que vous ressemblez à un écu de six francs comme deux gouttes d'eau se ressemblent.

Mais cette gaîté aurait dû s'accompagner de prudence ; longtemps favorite, Louison se crut sûre de son pouvoir, railla « la vieille », la maîtresse en titre, et ce fut sa perte. Disgraciée, on la maria avec une belle dot à un noble officier auvergnat.

Et la question reste posée : Casanova fut-il le pourvoyeur de Louis XV ? A cela rien d'impossible ; peut-être s'adressa-t-il à la Fleuret, couturière et entremetteuse notoire de la rue Coquillière, qui était en relation avec Lebel, agent ordinaire de Sa Majesté dans les affaires d'alcôve... En tout cas, nous le reverrons plus tard dans un rôle analogue et aussi reluisant.

Affichant les connaissances les plus diverses, parlant aussi pertinemment magie que médecine, il se poussait peu à peu dans le grand monde.

Un jour, voyant près du Palais-Royal la foule rassemblée devant une boutique à l'enseigne de la Civette, il demanda la cause de cet attroupement. On lui répondit que la duchesse de Chartres ayant fait récemment arrêter là son équipage pour qu'on remplît sa boîte de tabac et ayant dit à la jeune marchande qui la servait que son tabac était le meilleur de tout Paris, la boutique depuis ne désemplissait pas. Plus tard il apprit que la duchesse n'avait prononcé ces louangeuses paroles que pour favoriser la marchande à laquelle elle portait de l'intérêt.

Ce trait plut à Giacomo qui parvint à se faire admettre au Palais-Royal en qualité de médecin consultant. La duchesse de Chartres, fille du prince de Conti, avait vingt-six ans ; elle était vive, plaisante et pratiquait la devise : « courte et bonne » ; assez jolie, elle avait le tort de suivre un régime échauffant et se désolait d'avoir sur le visage de petites bubes qui la défiguraient. Pour Casanova, la cliente rêvée.

Après avoir fait à cette fantasque personne le coup de la cabale, transposé des lettres en nombres qu'il échaufauda et dont il composa une pyramide, laquelle fut décomposée ensuite, il prononça doctement qu'une purge douce et des lavages à l'eau de plantin constitueraient un remède infaillible. La duchesse vit un moment décroître ses bubes puis celles-ci reparurent plus florissantes que jamais ; alors Giacomo fit avouer à son auguste cliente qu'elle avait transgressé le régime, bu des liqueurs et mangé des cochonnailles. Elle reconnut son savoir, ses dons de cabaliste et lui fit accepter un rouleau de cent louis.

Une autre aristocrate, non de sang royal, qu'il appelle la duchesse de Ruffé, lui montra plus clairement encore à quel point il pouvait

exploiter sans vergogne la crédulité, l'imbécillité humaine. Il nous présente cette dame sous l'aspect d'une mégère délabrée et lubrique, passionnée pour les manifestations du plus bas occultisme ; et là ses souvenirs sont en défaut : la duchesse en question, née Gramont, était, comme l'a établi Charles Samaran, la veuve en secondes noces du duc de Ruffec — et non Ruffé, à l'italienne — ; elle avait alors une quarantaine d'années, habitait rue des Saints-Pères, et il ne semble pas que ses mœurs aient fait jaser. En revanche, il est exact qu'elle subissait l'influence toute puissante d'une fameuse devineresse, épouse d'un grenadier aux gardes françaises, la Bontemps, qui l'avait persuadée qu'un certain élixir lui rendrait l'éclat de la jeunesse ; et cet asservissement était devenu si absolu que la noble dame élevait dans son hôtel la fille de la sorcière.

La duchesse de Chartres, la duchesse de Ruffec ne sont pas des exceptions, simplement des « adeptes » parmi tant d'autres.

L'avènement des lumières qui rompt avec la tradition religieuse et la foi établie, a rejeté la société dite polie vers les ténèbres de la superstition ; et c'est normal : dirigées dans les voies de l'athéisme, tout au moins du rationalisme, les âmes désaxées ressentent comme un manque, un vide, et s'efforcent pour le combler d'arracher un coin du voile mystérieux qui les entoure, d'entrer en communication avec les puissances invisibles ; de là la réédition des traités de magie, des dissertations sur la baguette divinatoire, la résurrection, la mise au goût du jour des vieilles diableries moyenâgeuses ; de là le succès des augures, illuminés, initiés qui ont le privilège de forcer la nature et de lui ravir ses secrets, de faire comparaître les morts et de converser avec eux. Mesmer avec son baquet révélateur a plus de disciples que Jean-Jacques Rousseau; la Bontemps reçoit la visite du grand monde, de M^me^ de Pompadour toute la première ; et l'un des hommes les plus à la mode de cette époque est certainement l'énigmatique comte de Saint-Germain que, sans l'avouer, Casanova se proposera pour modèle.

Ni gros, ni maigre, l'air fin, spirituel, mis simplement mais avec goût et portant de fort beaux bijoux, Saint-Germain disait posséder les secrets de nature inconnus des mortels, la clé des sciences occultes, et se vantait entre autres dons de pouvoir fabriquer des diamants et grossir des perles. D'où venait-il ? Quel âge avait-il ? Personne n'eût su répondre. A l'entendre, il avait traversé les âges et ses propos étaient au moins étonnants. Comme il jouait au clavecin une marche d'une tonalité assez étrange, une dame lui demanda qui en était l'auteur.

— Je ne sais, répondit-il, mais tout ce que je puis dire, c'est que j'ai entendu cette marche lors de l'entrée d'Alexandre le Grand à Babylone.

Et dans ses bons moments, il assurait qu'il avait connu le Père Éternel *quand il était jeune !*

Les *hommes en général,* dit Gœthe, *aiment mieux le crépuscule que le grand jour. Et c'est justement au crépuscule que surgissent les fantômes.* » Ainsi la société du XVIII^e^ siècle. Tout en cherchant les lumières, elle se complait, se délecte dans le crépuscule. La princesse de Conti tient des assemblées où des bergers amènent des lièvres possédés de l'esprit malin ; chez M^me^ de Charolais au château de Madrid, on renouvelle au naturel les scènes les plus indécentes du sabbat. Le duc d'Olonne, maréchal de camp, devient disciple de l'escroc Dubuisson qui se fait fort de lui faire voir le diable auquel il pourra demander les millions dont il a besoin, et la comtesse de Montboisier a recours au même intermédiaire pour rétablir sa fortune dangereusement entamée.

Casanova écoute, regarde, apprend et constate que la magie française est singulièrement plus avancée, raffinée que celle de sa lointaine Venise. Le comte de Saint-Germain, quelle merveilleuse réussite ! Il a pour lui tout le beau sexe qui implore ses eaux rajeunissantes. Et ce grand monde parisien, quelle collection de dupes en puissance, d'oisons ou d'oiselles qui ne demandent qu'à se laisser plumer ! Quel précieux filon à exploiter pour un garçon doué de quelque dextérité ! Avec son esprit vif, prenant, avec sa mémoire, sa faculté d'adaptation, son impertubable assurance, il a vite fait de se perfectionner dans le Grand Art, s'approprie le jargon, les formules, les recettes. Sa nature l'y portait, il était né pour cela ; la sorcière de Murano l'avait prédestiné — et les progrès qu'il fit durant son séjour à Paris ne seront pas perdus.

Au fait, il était en passe de devenir un vrai gentilhomme, et sa qualité de franc-maçon ne lui fut sans doute pas inutile ; mage au petit pied, guérisseur, de conversation abondante et pittoresque, plaisant et beau garçon, racontant ou inventant ses prouesses galantes, il acquérait peu à peu une espèce de célébrité ; mais malgré les leçons du colosse Crébillon, son langage n'était point toujours pur.

M^me^ de Pompadour ayant exprimé le désir de le voir, il fut admis à l'Opéra dans la loge de la favorite qui l'aurait écouté avec intérêt, mais, écrira Casanova, « comme j'étais enrhumé, je me mouchais souvent. Un cordon bleu me dit qu'apparemment les fenêtres de ma chambre n'étaient pas bien fermées. Ce monsieur que je ne connaissais pas était le maréchal de Richelieu. Je lui répondis qu'il se trompait car mes fenêtres étaient *calfoutrées.* Aussitôt toute la loge part d'un éclat

de rire, et je demeurai confondu parce que je sentais mon tort ; j'aurais dû prononcer calfeutrées. » Cette petite défaite lui fut désagréable ; il avait donné à rire et comme sa vanité était immense, il en souffrit.

Quelque temps auparavant, alors qu'il se sentait le vent en poupe, il avait appelé auprès de lui son frère Francesco, le peintre auquel il prédisait un bel avenir parmi une nation amie des arts. Francesco qui avait de la facilité peignit des batailles à tour de bras, répandant la fumée des canons pour suppléer au défaut d'imagination ; mais un de ses tableaux exposé au Louvre valut aux deux frères, qui attendaient le verdict des visiteurs, d'entendre des critiques pénibles : mauvais travail... ouvrage d'écolier... Francesco, tête chaude remporta son tableau de bataille dans son atelier, le transperça à coups d'épée et dégoûté des Français, peuple dénué de tout sens artistique, déclara qu'il retournait chez sa mère, à Dresde.

Giacomo l'y suivit. Trouvait-il, lui aussi, qu'on ne rendait pas assez justice à ses mérites ? Avait-il un peu trop corrigé la chance aux tables de jeu, comme il commençait à en prendre l'habitude ? Fut-il obligé de déguerpir après une facheuse querelle avec un compagnon de tripot ? On ne sait.

Les fugues de Casanova, ses départs soudains sont généralement enveloppés de mystère.

3. - SOUS LES PLOMBS

APRÈS avoir revu la Zanetta sa mère qui faisait les beaux jours du théâtre de Dresde et vagabondé à travers l'Autriche, Casanova revit enfin Venise qu'il avait quittée depuis près de trois ans.

Accueilli avec jubilation par le vieux Zuan Bragadin et ses deux amis, il reprit son train d'autrefois avec le lustre d'un voyageur qui a couru le monde, vu Paris et ses merveilles.

Mais l'âge ne lui enseignait pas la prudence, il bavardait sans discernement, désireux avant tout d'étonner et prenait vivement parti dans les querelles qui divisaient les petits clans littéraires de Venise.

C'est à la suite d'une de ces querelles qu'un inquisiteur d'État lança aux trousses de Casanova un espion du Saint-Office, le monteur de bijoux Manuzzi.

Il fallait savoir d'où sortait ce gaillard, prêtre défroqué, violon au théâtre San Samuele, qui avait fait tous les métiers, n'avait apparemment aujourd'hui aucun moyen d'existence et ne manquait pas d'argent. Manuzzi fit son enquête avec conscience, entra facilement en rapport avec Casanova — sa profession de monteur de bijoux le lui permettait — et il fut bientôt à même de renseigner son patron. Ce Casanova, *una gran testa,* écrivain en prose et en vers, grand voyageur, habile à s'introduire dans tous les milieux, plébéien fréquentant chez les patriciens et excitant les jeunes gens au libertinage, tournant la tête des crédules avec des histoires de cabale et de Rose-Croix, leur persuadant qu' « ils ne mourront pas mais qu'ils passeront par le chemin de la voie lactée dans la région des adeptes », vivant aux crochets de Zuan Bragadin, épicurien, volupteux, s'attaquant aux femmes mariées et aux jeunes filles... Ouvertement athée, il compose des poèmes impies en dialecte vénitien, possède des livres sur la cabale : *les Clavicules de Salomon, le Picatrix, le Zacorben,* des recueils de conjurations diaboliques et aussi des ouvrages obscènes... Enfin, et ce n'est pas le moins grave, il cache au fond d'une armoire des objets étranges «dont une sorte de tablier de cuir comme en portent les gens qui se disent maçons dans ce qu'ils appellent leurs loges ».

Or, un matin de juillet 1755, après avoir été selon sa coutume respirer l'air frais de l'Erberia pour chasser les vapeurs d'une nuit de fête, Casanova trouva en rentrant chez lui la serrure de sa porte forcée et l'hôtesse l'avertit que Messer Grande (le préfet de police) et ses sicaires avaient mis tout sens dessus-dessous dans l'appartement, cherchant, disaient-ils, une malle pleine de sel de contrebande...

— Perquisition abusive ! J'ai droit à des réparations ! crie Giacomo qui, furieux, court chez Bragadin.

— Tu devrais te mettre à l'abri de l'Inquisition, lui conseille le sage vieillard. La malle remplie de sel n'est qu'un prétexte. Je vais te donner cent sequins en attendant. Songe que la prudence veut que tu partes.

Casanova refuse de rien entendre ; fort de sa conscience, de son bon droit, il réclame justice et filer serait d'un couard.

Aux yeux de l'autorité, les papiers saisis prouvent surabondamment le mépris professé par Casanova pour la religion et les bonnes mœurs ; il est suspect d'avoir suggéré de fonder une loge maçonnique à Venise, où les sociétés secrètes sont particulièrement redoutées ; enfin, on l'accuse d'envoûter, d'affoler les femmes : n'a-t-on pas vue la comtesse

Bonafede courir toute nue, cheveux au vent, dans les rues, en maudissant Casanova ?

Le 26 juillet à l'aube, Matteo Varuti — Messer Grande — délégué de l'Inquisition, se présente au Fondamento Nuove :

— Habillez-vous et suivez-moi.

Giacomo comprend enfin d'où vient le coup: Ses ennemis litteraires. « Ils me firent enfermer, écrira-t-il, par précaution et pour me faire du bien, comme les amoureux parents font quelquefois vis-à-vis de leurs enfants. » Beau joueur, il choisit ses meilleurs vêtements, s'habille, se rase, se peigne avec soin.

— Croyez-vous donc que vous allez à une noce ? bougonne Messer Grande qui s'impatiente.

... Sur le quai, une gondole attend. Encadré par les sbires, Giacomo est conduit chez le préfet, enfermé dans une chambre ; vers trois heures, une nouvelle gondole vient le prendre et, après mille détours par les petits canaux, entre dans le Grand Canal et accoste au quai des Prisons, *riva de'Schiavoni*. Casanova sait de reste qu'il est voué aux Plombs, les greniers du palais ducal ainsi appelés des plaques de plomb qui les couvrent. Avec ses anges gardiens il monte plusieurs escaliers, traverse un pont fermé, le Pont des Soupirs, qui enjambe le rio di Palazzo, puis une galerie... et dans une chambre se trouve en face d'un homme revêtu de la robe de patricien, le seigneur Domenico Cavalli, secrétaire de l'Inquisition, qui en le voyant dit :

— *E quello ? Mettetelo in deposito.* C'est lui ? Mettez-le au dépôt.

ENFERMÉ sous les combles du palais dans une cellule où la lumière ne pénétrait que par un guichet, à côté d'un galetas où s'entassaient les objets les plus hétéroclites : paperasses, vieux meubles, déchets... et où il avait la permission de se promener pendant que le geôlier Lorenzo Basadonna nettoyait son cachot, Giacomo eut pendant des semaines et des semaines le loisir de méditer — et de souffrir.

L'été était torride sous ces toits de plomb. Il avait mis de côté son superbe manteau de pou-de-soie, son bel habit, son chapeau bordé à point d'Espagne et garni d'une grande plume blanche, et vivait presque nu en compagnie d'une légion de rats qui lui faisaient horreur. Il tomba malade, un médecin le soigna avec de l'eau d'orge et le livre de Boëce intitulé *De la Consolation*. Giacomo n'y trouva aucun réconfort, guérit cependant et dès lors ne songea plus qu'à s'enfuir.

En parcourant le galetas voisin de sa cellule, il remarqua une sorte de verrou en fer rond et un morceau de marbre noir, les cacha et quand il fut seul aiguisa l'une des extrémités du verrou en la frottant sur le marbre ; à force de patience il parvint à obtenir « un esponton octangulaire » aussi bien proportionné qu'il aurait été possible de l'exiger d'un bon taillandier... Et le projet de fuite mûrit : au-dessous de sa cellule se trouvait — il en avait la certitude — la chambre du secrétaire Cavalli ; avec son esponton il défoncerait le plancher sous son lit et, le trou fait, se coulerait avec ses draps tordus en corde dans la chambre ; dissimulé sous le tapis de la grande table du tribunal il attendrait l'ouverture des portes et filerait.

Soutenu par ce grand espoir, il se mit à la besogne. Mais comment empêcher le geôlier de découvrir en balayant les débris arrachés avec l'esponton ? Giacomo se fit une piqûre au doigt, ensanglanta son mouchoir et dit à Lorenzo que la poussière le faisait tousser et cracher le sang. Arrive le médecin qui déclare qu'en effet balayer est dangereux et qu'il faut s'en abstenir. Lorenzo accepte volontiers cette décision.

L'hiver est venu, glacial après l'été torride ; mais Bragadin n'oublie pas son fils et, le 1er janvier 1756, lui fait tenir une robe de chambre doublée en peau de renard, une couverture de soie ouatée et un sac de peau d'ours pour y enfoncer ses jambes. Giacomo ne mourra point de froid mais l'hiver ne le désole pas moins : dix-neuf mortelles heures à passer dans les ténèbres, comment travailler ? Il lui faut une lampe. Là son ingéniosité se donne carrière ; il obtient peu à peu de Lorenzo : pour assaisonner la salade qu'on lui sert, non de l'huile ordinaire mais de l'huile de Lucques ; sous prétexte d'une rage de dents, de la pierre à fusil qui trempée dans du vinaigre calme, dit-il, les douleurs ; du soufre pour soigner les démangeaisons qui le gènent... La boucle de sa ceinture lui sert de briquet ; quand à l'amadou, il le trouve dans les entournures de son habit où le tailleur l'a cousu pour empêcher la sueur de tacher l'étoffe. Une écuelle et la lampe est faite.

Il désirait naturellement la solitude, mais cette fois le sort ne le favorisa point. On lui donna pour compagnon un jeune officier qui, amoureux de la fille d'un comte, lui avait laissé un gage de sa tendresse et qui ne cessait de pleurer ; puis ce fut un juif, Gabriel Shalon, usurier célèbre de Venise... Des semaines perdues.

Ayant enfin reconquis la solitude qui eût pesé à tout autre, il se remet au travail. A plat ventre, éclairé par son lumignon, il entame le plancher avec son esponton, recueillant dans une serviette les éclats de bois qu'il ira jeter dans un coin du galetas. Une dure besogne : le plancher est formé de trois lames de mélèze superposées et au-dessous d'une couche de petits fragments de marbre agglomérés, ce qu'on nomme à Venise *terrazzo marmolin*, qu'il doit attaquer avec du vinaigre...

Le printemps vient, puis l'été. A la fin d'août seulement — il y a plus d'un an qu'il est sous les Plombs — le trou est terminé et Giacomo fixe son évasion au 27.

Or, le 25 à midi, le geôlier met la tête au guichet et d'un ton joyeux : — Je vous félicite, monsieur, de la bonne nouvelle que je vous apporte !

— Est-ce la liberté ? pense Casanova qui répond : « Attendez que je m'habille ».

— N'importe, puique vous ne faites que passer de ce vilain cachot dans un autre clair et tout neuf, où par des fenêtres vous verrez la moitié de Venise.

Giacomo croit défaillir. Tant d'efforts dépensés et pour quoi ? Puis se reprenant :

— Allez dire à M. le Secrétaire que je remercie le Tribunal de cette grâce et que je le supplie de me laisser ici.

— Êtes-vous devenu fou ? On veut vous tirer de l'enfer pour vous mettre en paradis et vous refusez ? Allons, il faut obéir ; levez-vous !

Et Giacomo qui aurait voulu « emporter son trou » se résigne à suivre Lorenzo.

Comparé à l'autre, son nouveau cachot était en effet une manière de paradis : par l'une des fenêtres soufflait un vent doux et frais qui tempérait l'insoutenable chaleur, et la vue s'étendait jusqu'au Lido. Mais ce qui devait arriver, arriva. Lorenzo, qui venait de nettoyer la cellule abandonnée par le prisonnier, reparut la figure décomposée par la colère et réclamant les outils qui avaient servi à défoncer le plancher.

— S'il est vrai que j'aie fait un trou quelque part, répondit Giacomo avec calme, je dirai que c'est vous qui m'en avez fourni les moyens.

Le geôlier s'emporta, menaça, mais dut reconnaître que ce diable d'homme était capable de lui faire perdre sa place.

A défaut de sa lampe, Casanova avait gardé un fauteuil dans lequel l'esponton était caché. C'était l'essentiel. Après quelques jours de découragement, il se sentit de taille à reprendre son projet sur de nouveaux frais. Lorenzo le craignait et s'humanisait jusqu'à l'amabilité.

— Je vous ferai prêter des livres par quelqu'un qui est ici, lui dit-il un jour, si vous voulez aussi prêter les vôtres.

La proposition fut bien acceuillie ; un des livres prêtés — relié en parchemin souple à la façon italienne — contenait un crayon, du papier... et ainsi s'établit entre le prisonnier et le voisin inconnu une correspondance clandestine qui ouvrait de grands espoirs. Giacomo apprit peu à peu que son confrère en infortune Marin Balbi « religieux somasque et noble vénitien » habitait la même cellule que le comte André d'Asquin d'Udine et végétait sous les Plombs depuis quatre ans. Voilà un homme qui devait désirer passionnément la liberté ! Et Giacomo réfléchit : « Impossible de me servir de l'esponton, car tous les matins on sonde mon cachot ; si je veux sortir d'ici, c'est par le plafond ; le percer moi-même d'en bas, inutile d'y songer. Je suis trop surveillé. Il me faut un aide qui pourra se sauver avec moi. Cet aide, ce sera Balbi, qui lui n'inspire aucun soupçon. »

Le moine accepte l'idée et par le truchement des livres reçoit les instructions que voici : percer le plafond de sa cellule en cachant son travail sous des images de piété qu'il se procurera facilement par Lorenzo ; une fois sorti et arrivé au-dessus du cachot de Casanova, percer le plancher pour le rejoindre ; ils s'échapperont alors tous les deux par les toits...

Reste à faire parvenir l'esponton au moine. Giacomo l'ingénieux a besoin comme par hasard d'une Bible in-folio et dissimule l'esponton dans le dos du livre, puis il commande à Lorenzo — qui sait y trouver profit — un grand plat de macaroni au beurre et au fromage dont il veut régaler son obligeant prêteur de livres. En posant le plat sur la Bible bien ouverte, en recommandant au geôlier de ne point répandre le beurre sur les pages, l'esponton doit arriver à bon port.

Tout se passe au mieux. Le Père Balbi se met au travail et huit jours plus tard Casanova entend au-dessus de sa tête un « trépignement et trois petits coups ». C'est le signal convenu. Il ne reste plus qu'à défoncer le plafond de sa cellule... Quel jour choisir pour la fuite ? Casanova cherchant dans les œuvres de l'Arioste, suivant certaines formules cabalistiques, une prédiction à ce sujet, tomba sur ce vers : *Fra il fin d'ottobre e il capo di novembre,* entre la fin d'octobre et le début de novembre ; mais une raison bien meilleure le décida : à cette époque de l'année, les inquisiteurs partaient pour la campagne et Lorenzo profitant de sa liberté ne manquait pas d'être ivre chaque soir.

Le 31 octobre, à neuf heures et demie du matin, Balbi donne le dernier coup d'esponton et Casanova voit dégringoler vers lui un gaillard qui ne semble pas briller par l'intelligence mais qui au moins a prouvé qu'il était robuste et tenace. Tous deux vont aussitôt visiter les combles et remarquent avec satisfaction que les solives sous le toit de plomb sont quelque peu vermoulues ; puis Giacomo coupe draps, couvertures, paillasson pour en faire une longue corde, roule ainsi que le moine, ses habits en paquet, puis avec l'esponton perce la solive et aidé du moine parvient à soulever une des lames de plomb qui recouvrent le toit... Alors ces vers du Dante sortant de l'enfer lui reviennent en mémoire :

E quindi uscimmo a riveder le stelle.
Et enfin nous sortîmes pour revoir les étoiles.

Le ciel est clair, en effet, trop clair hélas ! La lune entre dans son premier quartier ; il faut attendre qu'elle se couche. Pour passer le temps, Giacomo va rendre visite au compagnon de Balbi, le comte d'Asquin, emprisonné par l'Inquisition pour avoir défendu les droits des paysans d'Udine

contre Venise. Ce vieil homme de soixante-dix ans ne croit pas à la réussite d'une évasion « à moins qu'on ait des ailes ».

— La déclivité du toit ne vous permettra pas d'y marcher car à peine pourrez-vous y tenir debout.

Et, lorsqu'on le prie de prêter non plus des livres mais quelques sequins, il en lâche tout juste deux.

Sans regret, Casanova laisse derrière les murs de la prison ce ladre, prophète de malheur, et l'obscurité revenue, reprend avec Balbi le chemin du toit dont, contrairement au dire du comte, la déclivité est assez faible. A genoux et à quatre pattes, chargé de la corde et de son paquet d'habits, le moine agrippé à lui, il atteint en rampant l'arête supérieure où il s'assied à califourchon. En face de lui, le moutonnement des coupoles de Saint-Marc...

Laissant Balbi se lamenter de la disparition de son chapeau et de ses hardes tombés, non dans la cour du Palais grâce à Dieu, mais dans le canal qui passe au-dessous du Pont des Soupirs, Giacomo explore le toit et avise aux deux tiers de la pente une lucarne éclairant sans doute un grenier. Minuit sonne. L'aube du 1er novembre. La prédiction s'accomplira-t-elle ? Il rejoint Balbi qui l'accueille fort mal :

— Qu'avez-vous fait depuis si longtemps ? Je vous croyais tombé dans quelque précipice !

— Suivez-moi ; vous allez voir.

Et il le conduit vers la lucarne. Faire descendre par là son compagnon avec une corde était facile, mais lui, que deviendrait-il ? Aucun moyen d'assujettir la corde à l'entrée de la lucarne.

— Descendez-moi toujours, dit le moine, et quand je serai en bas, il vous restera assez de loisir pour penser au moyen de me suivre.

Révolté, Giacomo a un instant l'idée d'enfoncer son esponton dans la poitrine de ce butor, mais ce n'est qu'un éclair ; il lui passe la corde sous les aisselles et le laisse couler dans le grenier. La hauteur est de plus de six mètres... Il lui faut descendre à son tour ; reprenant son exploration sur le toit, il aperçoit une cuve avec du plâtre délayé, une truelle laissées par des couvreurs et — bénédiction ! — une longue échelle. Avec peine il traîne celle-ci jusqu'à ce qu'elle soit parallèle à la lucarne, mais la difficulté est de l'y faire entrer. A plat ventre il se glisse jusqu'à la gouttière de marbre puis se dresse sur les genoux pour soulever l'échelle ; à ce moment, il perd l'équilibre, est rejeté en arrière et se trouve au bord de la gouttière, soutenu seulement par les coudes au-dessus du vide...

L'oracle va-t-il mentir ? Heureusement Casanova est solide et de sang-froid ; avec des précautions infinies, s'arrêtant lorsqu'une crampe le saisit, il parvient à poser un genou sur la gouttière, puis l'autre et, son rétablissement terminé, pousse lentement dans l'ouverture de la lucarne l'échelle dont Balbi finit par tenir l'extrémité... Parvenu dans le grenier, il s'étend sur le plancher et devant le moine stupéfait s'endort.

A cinq heures du matin, Balbi le secoue : va-t-on attendre le jour pour se faire prendre ? Le butor pour une fois a raison. Après avoir inspecté le grenier, Casanova conclut : « Ce lieu n'est pas une prison, il doit y avoir une issue. »

En tâtonnant, en palpant les murs, il découvre à la fin le trou d'une serrure, y introduit l'esponton, la fait sauter et suivi du moine qui porte la corde et les hardes de son « chef », il pénètre dans une galerie où l'on aperçoit des niches remplies de papiers : les Archives. De là un petit escalier de pierre les conduit dans une salle que Giacomo reconnaît : la Chancellerie. Par la fenêtre qui l'éclaire, on pourrait avec la corde descendre dans le labyrinthe des petites cours qui entourent la basilique de Saint-Marc, mais ce serait folie : on les prendrait comme dans une souricière. D'autre part, faire sauter la grosse serrure de la porte est impossible ; avec son esponton, Giacomo attaque l'un des battants de bois à l'endroit où il y a le moins de nœuds, Balbi l'aide armé d'un poinçon trouvé sur une table, et au bout d'une demi-heure ils ont foré une ouverture assez large pour laisser passer un homme. Le moine s'y introduit le premier, poussé par Casanova qui, ensuite, lui jette le paquet de vêtements ; mais lorsqu'il s'agit pour lui de sortir à son tour, l'épreuve est rude : personne derrière pour l'aider ; Balbi le saisit à bras le corps, le tire ; les arêtes du bois déchiqueté lui meurtrissent le buste, les cuisses, et c'est en assez triste état qu'il arrive à destination.

Après avoir descendu deux étages, les fugitifs arrivent devant la grande porte qui donne sur l'escalier royal. D'un coup d'œil Casanova s'aperçoit que sur cette porte-là son esponton ne servira à rien. Il s'assied :

— Mon ouvrage est fini. Maintenant c'est à Dieu ou à la fortune de faire le reste.

Six heures sonnent. Balbi a encore un aspect présentable : son gilet de laine rouge et sa culotte de peau violette ne sont pas déchirés. Mais Giacomo dépenaillé, écorché, couvert de plaies à vif, fait pitié ; il lui faut reprendre une manière de figure. Déliant son paquet de hardes, il bande ses blessures avec des mouchoirs, endosse son bel habit d'été qui en ce début de novembre paraît assez baroque, enferme vaille que vaille ses cheveux dans leur bourse de soie, passe des bas blancs, coiffe son riche chapeau à plume et se rend ce témoignage qu'il ressemble à un seigneur qui aurait passé la nuit au cabaret : un type courant à Venise.

Ainsi paré, il jette son manteau sur les épaules du moine et ouvre la fenêtre. Des citoyens matinaux l'aperçoivent et vont aver-

U OF I
LIBRARY

tir le portier qui craint d'avoir par mégarde enfermé la veille un seigneur dans le palais et va chercher ses clés.

Casanova, l'esponton dans la main droite, est aux aguets derrière la porte et souhaite que l'homme ne fasse pas de résistance... Ce serait dommage de gâter avec du sang une aussi belle aventure...

A peine la porte entrouverte, sans donner au portier le temps de bouger, il bondit dehors suivi du moine, ne ralentit sa marche qu'en arrivant à l'escalier des Géants, et sans écouter Balbi qui lui crie : « Allons dans l'église ! » — l'imbécile ! l'église n'est plus lieu de sureté — il traverse la Piazzetta et saute dans la première gondole qu'il rencontre en disant au barcarol :

— A Fusine. Appelle vite un rameur.

Il s'assied sur le coussin du milieu, Balbi sur la banquette... Et au large !

Arrivé au milieu du canal de la Giudecca, Casanova dit au barcarol de poupe :

— Crois-tu que nous soyons à Mestre avant huit heures ?

— Maís vous m'avez dit d'aller à Fusine !

— Tu es fou, je t'ai dit à Mestre.

C'est là qu'il entendait aborder pour quitter au plus vite le territoire vénitien.

Sottement, Balbi soutient que le barcarol dit vrai ; Giacomo a encore une fois envie de le pourfendre puis reconnaît en riant qu'il s'est peut-être trompé. Au surplus, le barcarol ne fait pas d'objection, il conduirait sa seigneurie jusqu'en Angleterre si elle le désirait :

— Nous serons à Mestre dans trois quarts d'heure car nous avons pour nous le vent et le courant.

La matinée est radieuse, l'air pur. Giacomo respire avec délices. Jamais il n'a trouvé le canal si beau.

Arrivé à Mestre, il fait prix avec un voiturier pour le conduire à Trévise ; mais au moment de partir, Balbi est introuvable. Giacomo finit par l'apercevoir dans un café buvant du chocolat, lutinant la servante, et le secoue rudement. Sans doute ce gaillard lui a rendu service, mais quel triste sire ! Qu'il soit impénitent suborneur de filles et abandonne ses bâtards — ce pourquoi il a été durant quatre années pensionnaire de la République sous les Plombs —, Casanova l'admet et ne fait pas le délicat sur ce point ; mais Balbi s'est révélé un brouillon férocement égoïste, imprudent et couard : il faut le lâcher en route. Aussi bien, la fuite à deux est dangereuse.

Après Trévise, le voyage continue à pied. Casanova s'arrête au milieu d'un bouquet de bois, prie le moine de s'asseoir et lui signifie tout net qu'ils doivent se séparer : ils se retrouveront à Borgo di Val Sugana, le premier bourg au delà de la frontière. L'autre pousse les hauts cris : il était entendu qu'ils ne se quitteraient pas, on lui manque de parole !

Giacomo prend alors les grands moyens. Il se lève, suppute du regard la taille de son compagnon et armé du providentiel esponton commence à creuser un trou :

— Je vais vous enterrer ici, mort ou vif.

Voilà qui est parlé.

— Je ferai tout ce que vous voulez, murmure Balbi.

Et l'on se sépare.

Près du village de Val de Piene, Casanova demande à un berger quelle est cette maison peinte en rouge qu'on aperçoit au loin.

— L'habitation du chef des sbires.

Sans hésiter, l'évadé marche droit dessus, se présente comme le compère du chef qui, lui dit-on, est parti sur l'ordre de Messer Grande à la recherche de deux prisonniers échappés des Plombs. Bien soigné, dorloté par la femme et la belle-mère du sbire — ce qui lui paraît très plaisant — il passe enfin une bonne nuit, puis toujours à pied continue sa route vers la frontière, gîte tantôt chez un paysan, tantôt dans un couvent de capucins, et n'ayant plus le sou, extorque, sous la menace de l'esponton, six sequins à un ancien ami qu'il rencontre. Il achète de vieux vêtements, loue un âne et dans l'appareil de Sancho Pança traverse la frontière. Balbi est exact au rendez-vous et en matière de bienvenue dit qu'il ne comptait plus sur lui...

Giacomo n'a plus de fiel, la joie de la liberté efface tout. Il envoie un exprès à son protecteur Zuan Bragadin, passe six jours au lit en attendant son messager qui lui apporte cent sequins, et ragaillardi part pour Munich où il réussit enfin à se débarrasser du moine, son collaborateur dans la « prodigieuse » évasion.

Tel est, en bref, le récit qui a contribué pour une part à la célébrité de Casanova et qu'on pourrait intituler l'Épopée de l'Esponton ou les Avantages de la bibliothèque circulante.

Certains en ont contesté la sincérité, relevé les invraisemblances, car cet aventurier a eu l'honneur — dont il aurait tiré Dieu sait quelle fierté ! — de susciter une lignée de commentateurs dans divers pays. La conclusion de la majorité est que l'essentiel est exact.

L'évasion des Plombs fut-elle facilitée par des inquisiteurs moins hostiles à la franc-maçonnerie ? Bragadin désolé des malheurs de son fils adoptif parvint-il à corrompre le secrétaire Cavalli ou, à un degré plus bas, le geôlier ? Ce qui ferait penser le contraire, c'est que Lorenzo Basadonna fut puni de sa négligence. Il est non moins certain, et Casanova ne l'a point dit, que le tribunal de l'inquisition l'avait condamné à cinq ans de prison ; il s'échappa au bout de quinze mois et c'est heureux pour nous, car le cours de ses aventures va reprendre de plus belle.

4 - LOTERIE, AMOUR, MAGIE...

Le mercredi 5 janvier 1757 au matin, Casanova salue de nouveau Paris — Paris « l'unique au monde », comme il l'écrit avec ferveur —, la capitale malpropre et joyeuse où les femmes sont reines, où le « bataillon de Cythère » compte, dit-on, 60.000 recrues.

Il n'y arrive plus en néophyte, en débutant, s'est fait durant son précédent séjour des relations, des amis, s'est assuré, depuis, d'autres protecteurs et ne doute pas qu'on ait oublié les menues peccadiles, cause de son premier départ. Au reste, depuis cinq ans, il s'est assagi ; la prison est une bonne conseillère et lui a appris qu'il faut courtiser et non violenter la fortune : « Je serai, pense-t-il, réservé dans ma conduite et dans mes discours, et cela me vaudra une réputation dont je recueillerai les fruits. »

Rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur, il est accueilli à bras ouverts par les Balletti, par Silvia vieillie mais ayant encore du charme, du talent, et reste stupéfait devant la beauté de Manon qu'il a laissée enfant et retrouve jeune fille.

Giacomo passa huit jours à renouveler sa garde-robe et à rédiger la dramatique histoire de sa fuite. Le manuscrit fut communiqué à divers personnages de la Cour et au bout de trois semaines, Casanova était invité chez le duc de Choiseul qui le conduisait chez la marquise de Pompadour — une ancienne connaissance — puis le repassait à M. de Boulogne, surintendant des finances, lequel l'adressait à M. Pâris-Duverney, son premier intendant, réputé alors le plus habile et le plus inventif des économistes... Un circuit d'honneur ! Des Plombs à la Cour de France, du déplorable Balbi aux ministres du roi très chrétien, quelle ascension ! Casanova était signalé partout comme un financier prestigieux, possesseur de merveilleuses recettes : s'il y avait un homme capable de restaurer par son ingéniosité la situation des gouvernements obérés, c'était lui.

A la vérité, Giacomo n'avait, en matière de finances, aucune lumière, aucune idée, si ce n'est que l'argent bien ou mal acquis doit être largement dépensé et rendre aisée la vie galante. Mais le moyen de détromper ses protecteurs, de renoncer en avouant son incompétence à l'occasion qui s'offrait aussi spontanément ? Il faudrait pour cela avoir perdu le sens commun. Dieu merci, à trente-deux ans, Giacomo avait assez pratiqué le monde pour se poser en expert, de quelque science qu'il s'agît : présence d'esprit, répartie, vocabulaire, éloquence au besoin, il jouait avec art de tout cela et savait par expérience que les hommes les plus sérieux, posés, les plus spécialisés sont parfois les plus faciles et aimables des dupes.

Il n'hésite donc pas à se rendre à Plaisance près Vincennes chez Pâris-Duverney où s'est réuni un conclave de financiers fameux en quête de subvenir aux dépenses du Roi, lesquelles excèdent terriblement ses recettes. Louis XV, en effet, adoptant une généreuse idée de Mme de Pompadour, avait décidé la construction d'une école militaire où seraient élevés cinq cents gentilshommes pauvres destinés au métier des armes ; c'était l'équivalent de ce que Mme de Maintenon avait fait à Saint-Cyr pour les jeunes filles sans fortune. L'emplacement avait été choisi dans le voisinage des Invalides et l'architecte Gabriel chargé de construire là un palais qui devait égaler en splendeur celui que Louis XIV avait consacré à la vieillesse de ses soldats.

Or, les travaux de la nouvelle école commencés en 1751 ont dû être interrompus faute d'argent, et en juillet 1756 une centaine d'élèves seulement sont logés dans des bâtiments provisoires ; il faut pourvoir à leur éducation, leur nourriture, à tous les frais qu'entraîne la libéralité du Roi — et le trésor est à sec...

Voilà pourquoi les augures de la finance rassemblés chez Pâris-Duverney cherchent de concert à ouvrir les vannes d'un nouveau pactole et Casanova est admis à l'honneur de siéger avec eux.

Dès le début de la conférence, il doit s'avouer qu'il ignore le premier mot de cette science financière assez différente malgré tout de la science cabalistique : *incometax*, taille, vingtièmes, gabelle, droits réunis, capitation, dîme..., tout cela voltige dans ses oreilles sans qu'il y démêle rien. Prudent, il demeure coi mais enregistre, bien décidé à faire croire qu'il a en poche un projet trop nouveau et audacieux pour être tout de go révélé — ou à se rallier, le cas échéant, à l'un des projets présentés en se réservant naturellement de l'améliorer.

Pourtant, lorsqu'il s'agit de fournir au Roi une somme de vingt millions, il esquisse une moue de mépris : un chiffre bien mesquin... et l'attitude silencieuse, presque fermée, de cet étranger intrique les augures ; sans doute, ce gaillard au teint olivâtre et aux yeux de braise a son idée et ne la livre pas.

La conférence n'aboutissant à rien, Pâris-Duverney prend Giacomo par la main, le conduit dans une embrasure :

— Monsieur Casanova, dit-il, je connais votre projet.

Et il lui présente un cahier sur lequel est écrit : « Loterie de quatre-vingt-dix billets dont les lots seront tirés au sort... »

Giacomo réprime à peine un haut-le-corps. Bénédiction ! La loterie, c'est son affaire ; *le banco di lotto*, il connaît çà depuis l'enfance ; on en voit partout dans son pays, notamment à Venise.

— Monsieur, répond-il avec suavité, c'est, en effet, bien là mon projet.

— Alors vous avez été devancé, reprend Pâris-Duverney, le projet est de M. Calzabigi que voici.

Casanova s'incline et du ton d'un homme du monde se déclare ravi d'avoir été prévenu, puis apprenant que l'institution d'une loterie a été déjà discutée et unanimement repoussée, il se lance dans une improvisation qui doit convaincre les plus rétifs.

— Quoi ! Le Conseil n'a pas adopté le projet présenté par M. Calzabigi ! Ce n'est pas vingt millions mais cent millions que la loterie ferait rentrer dans les caisses du Roi ! Pour cela il suffit que les joueurs aient la certitude d'être payés s'il gagnent, et le nom seul de Sa Majesté est une garantie qui se suffit à elle-même. Il faut frapper les esprits... Cent millions ! Mais où les trouver, ces cent millions, dira-t-on ? Si le Roi peut les gagner, il peut aussi bien les perdre... Objection ridicule. Il est prêt, lui Giacomo Casanova, à démontrer devant tous les mathématiciens d'Europe, devant M. d'Alembert lui-même, que Dieu étant neutre en pareille matière, il est impossible que le Roi ne gagne pas au moins un pour cinq sur une telle opération. Plus elle aura d'ampleur et de publicité, plus les gains seront importants. Il faut donc éblouir, griser les Français avec ce chiffre de cent millions, ne pas confier l'entreprise à une compagnie qui donnerait un maigre tant pour cent sur ses bénéfices et en garderait le plus clair pour ses actionnaires.

— Il importe, dit Giacomo d'un air de conviction profonde, que la loterie soit royale ou alors je ne me mêle de rien.

Et il ajoute :

— Je vois M. Calzabigi pour la première fois, il ne m'a pas communiqué son projet, il n'a pas eu connaissance du mien ; il est donc impossible que nous nous soyons rencontrés sur tous les points... Je le donnerai, mon plan, lorsqu'on aura pris la résolution de l'adopter et que l'on m'aura assuré les avantages auxquels je suis en droit de prétendre. D'ici là, je répondrai à toutes les objections et je démontrerai de façon péremptoire les profits annuels qu'en retirera le Trésor royal.

Sur ce discours débité avec une chaleur, une hauteur — et un accent tout italiens, il eut l'adresse de sortir pendant quelques instants... Quand il reparut, le Conseil était tout en émoi et singulièrement impressionné par cette ardente parole qui dénotait un spécialiste d'une compétence, d'une documentation indéniables, et peu à peu les dernières résistances faiblissaient.

Jean-Antoine Calzabigi, né à Livourne, cherchait fortune à Paris depuis dix ans et habitait rue Traversière-Saint-Roch avec son frère aîné Ranieri. Celui-ci ne sortait guère, étant atteint d'une maladie de peau, d'une sorte de lèpre qui l'obligeait à se gratter sans cesse. Ce lépreux livournais, mathématicien et calculateur *di primo cartello* qui devait devenir plus tard, à Vienne, le librettiste d'Orphée et d'Alceste de Gluck — était l'auteur du projet de loterie que son frère, doué d'un physique normal, avait colporté dans bien des bureaux sans parvenir à se faire écouter. Après tant de déconvenues, de démarches infructueuses, ils désespéraient tous deux de réussir quand Casanova, qui leur était totalement inconnu, surgit et se révéla comme un concurrent dangereux.

Les Calzabigi le prièrent à dîner et il consentit à accepter l'invitation, non sans leur faire sentir qu'il leur accordait une grâce et n'avait, Dieu merci, besoin de personne. A la vérité, il était d'autant plus ravi de ce rapprochement, de ce début de relations qu'il ne pouvait se passer des deux frères.

Sans avoir l'audace, ou simplement l'idée, de lui demander son plan, ceux-ci lui communiquèrent le leur, attendant avec inquiétude ses critiques ; et Giacomo, qui quelques jours auparavant ignorait tout de ces matières, consentit à déclarer que ce plan-là lui paraissait fort acceptable ; il se l'assimila si bien qu'il l'exposa, dit-on, à d'Alembert comme il en avait exprimé l'intention. Lorsque le Conseil se réunit à nouveau, il était paré pour répondre à toutes les objections des financiers, des experts qui avaient pâli sur la question — et la Loterie Royale fut votée à l'unanimité des voix.

De nos jours, dans un de ces cartons inexplorés des Archives qui contiennent tant de secrets, un érudit, M. G. Capon, a mis la main sur le plan des frères Calzabigi et a pu s'assurer qu'aucune trace de la collaboration de Casanova ne s'y découvre.

Cependant le vainqueur, c'est lui.

On attribue à Giacomo six bureaux de recettes, il en vend cinq à raison de 2.000 livres chacun, garde le sixième, qu'il orne « avec luxe », rue Saint-Denis et qu'il fait gérer par son laquais. Bien mieux, une pension de 4.000

livres lui est allouée sur les bénéfices de la loterie.

L'engouement du public pour ce jeu nouveau et mystérieux est indescriptible ; on s'arrache les billets de 12, 24 ou 36 sous ; on parle extrait, ambe, terne, quaterne, quine sans en saisir exactement le sens, mais on sait que ces mots-là peuvent vous valoir une fortune : l'extrait (un numéro simple), rapporte quinze fois la mise, l'ambe, soixante-dix fois ; le terne (numéro composé de trois chiffres) est remboursé cinq mille cinq cents fois, le quaterne soixante-quinze mille fois ; le quine aurait rapporté des sommes énormes mais on ne se hasardait guère à le jouer..

Et quel passionnant spectacle que celui de la Roue de Fortune contenant quatre-vingt-dix boules de même couleur et dimension ! Les numéros exposés d'abord devant l'assistance étaient ensuite mêlés, et un enfant de sa main innocente devenait l'instrument du dieu du hasard...

Après chaque tirage, une feuille imprimée publiait les résultats et trois jours après les gagnants étaient payés. Casanova, lui, faisait mieux : au bureau de la rue Saint-Denis on était payé dans les vingt-quatre heures ; aussi le public se pressait à son guichet et il toucha, dit-on, 20.000 livres lors du premier tirage.

Le beau, c'est que le Trésor n'était pas grugé pour autant ; ce premier tour de roue lui procura un bénéfice net de 600.000 livres, tous lots et frais payés. Les prévisions optimistes de Casanova — ce roi de la finance hier inconnu — se trouvaient dépassées ; il était prouvé que l'Etat ne peut pas perdre à ce jeu et que le moins qu'il puisse encaisser est de vingt pour cent du montant des mises.

Ainsi, comme l'a observé M. Lenotre, seront menés à bien la construction de l'Ecole Militaire, l'entretien et l'éducation pendant trente années consécutives de cinq cents gentilshommes pauvres au nombre desquels on comptera plus tard un enfant qui apprendra là — et de quelle façon ! — le métier des armes. Cet enfant s'appellera Napoléon Bonaparte, et Casanova vivra assez pour voir l'aurore de sa fortune, entendre parler de Rivoli.

Cette incursion profitable et inopinée dans la haute finance, Giacomo la conjugue avec son amour naissant pour Manon Balletti, une créature vraiment ravissante, spontanée et toute gentillesse.

Manon jouait du clavecin ou de la guitare — pour Giacomo, non pour les autres. Ce héros évadé des Plombs, ce bel homme aux yeux fulgurants dont les succès ne se comptaient plus, ce familier des grands personnages l'avait vite subjuguée. Lorsqu'il trouva moyen de se déclarer avec un élan, une fougue qui alla, chose rare chez lui, jusqu'à promettre le mariage, elle ne sut comment exprimer son bonheur, rompit aussitôt ses fiançailles esquissées avec un musicien et se considéra désormais comme « la petite femme » de son bien-aimé Giacomo.

Mais Casanova n'est pas de taille à comprendre un amour comme celui de Manon ; il n'a jamais rencontré une jeune fille de cette sorte et on l'imagine volontiers désorienté. Partisan de la ligne la plus courte, de l'attaque brusquée, les doléances, les soupirs, les billets baignés de larmes — le marivaudage même — lui semblent des hors-d'œuvre inutiles et déplacés qui tournent vite à la niaiserie ; l'essentiel seul lui importe. Au surplus, il n'est pas plus l'homme d'une femme qu'il ne l'est d'un métier ; et en attendant que Manon cède et s'abandonne, il travaille à développer sa situation dans le monde, à s'assurer la vie large dont il a pris l'accoutumance depuis son retour à Paris.

Et d'abord pour faire figure et agir en seigneur digne de ce nom, il se paie le luxe d'une « folie » de banlieue, d'une petite maison aux alentours de la capitale...

Près de la barrière de la Madeleine, à l'endroit où se croisent aujourd'hui les rues Saint-Lazare, de la Pépinière et de Rome, s'étendait alors la place de la Petite-Pologne. Sur une éminence voisine, il y avait une agréable habitation appelée « Varsovie en bel air » qui appartenait à un certain Le Roy, dit le roi du beurre parce que Louis XV, s'étant un jour arrêté chez lui, avait en sortant déclaré exquis le beurre qu'on lui avait servi.

C'est sur « Varsovie en bel air », sis dans la Petite-Pologne, que Casanova jeta son dévolu. Charles Samaran a déterminé son emplacement : à l'intersection de la rue de Rome et de la rue du Rocher. Deux bâtiments en équerre avec deux jardins dont l'un en terrasse au niveau du premier étage, et trois appartements de maîtres meublés sans excès mais bien exposés : de l'air, de la lumière. La maison méritait son nom et Giacomo la jugea digne du rang qu'il occupait. Après les Plombs, quel enchantement !

Il reçoit là ses amis, ses compagnons de tripot, ses associés au pharaon et peut-être aussi des personnes de qualité, voire des hommes de lettres. Mais il ne néglige pas pour autant les affaires sérieuses et cherche de nouvelles sources de revenus. Dans sa jeunesse, au temps où il était violoniste au théâtre San Samuele et touchait un écu par jour, le hasard avait mis sur son chemin le sénateur Zuan Bragadin qui continuait à lui servir une pension. A Paris il découvre une protectrice aussi généreuse : la marquise d'Urfé.

Jeanne Camus de Pontcarré, appartenait à une grande famille d'épée et de robe. Devenue veuve en 1734, elle ne se remaria point et se consacra tout entière à sa passion : l'occultisme, la magie.

Elle habitait quai des Théatins (aujourd'hui quai Voltaire) près l'hôtel de Bouillon, et quand Casanova la connut, elle avait cinquante-deux

ans. Comment parvint-il à être introduit chez cette grande dame ? Après s'être battu en duel pour une histoire de femme avec le comte de la Tour d'Auvergne, neveu de la marquise, et qui comme sa tante donnait dans « les parties de diable » ? C'est ce qu'il raconte sans doute pour se donner bon air : duel, réconciliation, présentation... Plus probablement il fut mis en rapport avec elle par les Balletti qui logeaient dans une maison appartenant à Mme d'Urfé.

Celle-ci possédait beaucoup d'autres immeubles, terres à l'avenant, château en province sans compter l'argent qui remplissait ses coffres. Giacomo n'ignorait rien de tout cela et son plus cher désir était de gagner la confiance de cette noble dame que Cazotte, l'auteur du *Diable Amoureux*, appelle la « Doyenne des Médées françaises ».

L'hôtel du quai des Théatins était vraiment hors du commun et lorsque la marquise, qui portait au cou en guise de bijou un gros aimant armé, le lui fit visiter, Giacomo alla d'étonnement en étonnement. Dans la bibliothèque, outre des livres rares, héritage d'Honoré d'Urfé, s'étageait une foule de manuscrits, de traités sur l'hermétisme, notamment les ouvrages de Paracelse, le célèbre médecin-alchimiste suisse du XVIe siècle pour lequel la marquise avait une vénération particulière. Mais la pièce principale était le laboratoire avec ses fourneaux, ses cornues, ses coupelles, ses bocaux, ses soufflets...

Giacomo était au comble de la joie. Pouvait-il espérer mieux ? En tête-à-tête il s'avoua chevalier Rose-Croix, et s'il n'échangea point avec la marquise le serment rituel de la confrérie, c'est que, d'homme à femme, ce serment comportait des gestes qui offensaient la pudeur. Mais ce titre relevait singulièrement l'Italien aux yeux de Mme d'Urfé ; et puis ce regard flamboyant, cette intelligence aiguë, cette profonde connaissance de l'Art, ce langage si juste, ce vocabulaire si riche la transportaient d'aise : jamais jusqu'alors elle n'avait rencontré un maître aussi éminent, un mage aussi parfait.

Sans grand débat de conscience, Giacomo éleva dans son cœur la marquise au rang de ministre du Trésor, chargé désormais de son entretien.

A tout moment, le chevalier Rose-Croix était prié au quai des Théatins où on le consultait, où on l'exhibait comme un prodige devant des personnes titrées ; mais la marquise n'entendait point qu'il offrît ses bons offices, le fruit de sa science à d'autres adeptes ; elle se le réservait et lui confia un jour ce qu'elle attendait de lui : la faire passer en âme dans le corps d'un enfant mâle né de l'union philosophique d'un immortel avec une mortelle ou d'un homme mortel avec une femme de nature divine...

Giacomo ne marqua aucune surprise en écoutant cette proposition. Son siège était fait. Il entra dans les vues de la marquise mais lui fit remarquer que cette délicate opération, jamais tentée jusqu'alors et dont elle aurait la primeur, demanderait beaucoup de précautions, de temps — et d'argent, car il lui faudrait chercher à travers le monde les sujets aptes à en assurer la réussite. C'était une œuvre de longue haleine, une affaire à longue échéance...

Mme d'Urfé n'y contredit point, elle était prête à tous les sacrifices et rien ne lasserait sa patience: Giacomo était son maître, son dieu.

Le 16 septembre 1758, Silvia Balletti mourait, de phtisie sans doute ; dans son testament, elle recommandait Manon à Casanova, et celui-ci promit une fois de plus d'épouser, mais sans préciser le moment.

Quelques jours plus tard, il part pour la Hollande. Est-il chargé d'une mission financière par le gouvernement ? Va-t-il négocier des titres à lui confiés par la marquise d'Urfé ? Certains ont voulu croire qu'il allait chercher une situation rémunératrice qui lui permît de faire vivre Manon, son épouse en perspective. C'est peut-être lui prêter beaucoup d'honnêteté...

Une chose est certaine : Manon ne se console pas de ce départ. « Si vous saviez combien j'ai pleuré, mon cher ami ! J'ai bien peur que vous ne me trouviez si enlaidie que vous ne m'aimiez plus. » Méritait-il une aussi tendre fidélité ? La banque, peut-être l'ambassade, le brelan, la taverne, le théâtre, les dames occupaient le plus clair de son temps et il ne se souciait guère de Manon.

Un soir, à Amsterdam, il reconnut parmi les artistes d'un concert son amie Térèse Imer, l'ex-protégée du sénateur Malipiero, qui jouait sous le nom de Mme Trenti. Lorsque celle-ci, selon la coutume, fit la quête, suivie d'une petite fille de quatre ou cinq ans, il lui donna royalement douze ducats enfermés dans un papier, et en manière de remerciement la petite vint lui baiser la main.

Peu après, Thérèse se présente à son hôtel et tout de go tombe en pâmoison puis, revenue à elle, s'écrie :

— Giacomo, Sophie est ta fille !

Giacomo ne demande pas de détails et sentant pour la première fois vibrer en lui la fibre paternelle, il propose à Thérèse de se charger de Sophie ; elle refuse mais se déclare prête à lui confier le fils qu'elle a eu du danseur Pompeati et qu'elle a dû « laisser en gage à Rotterdam pour une dette ». Giacomo, alors en fonds, paie la dette et prend sous son aile Joseph Pompeati, âgé de douze ans, et qui semble doué de toutes les qualités d'un jeune vaurien. Mais son père adoptif a des vues sur lui, un bel avenir en perspective ; et laissant Thérèse Imer aux soins d'un certains Corneli, il retourne à ses affaires d'argent, de politique et de cœur.

Au début de 1759 seulement, il se décide à rentrer en France. Ce n'était point l'amour de Manon qui le poussait mais plus pratiquement l'espoir d'être payé de ses négociations diplomatiques et financières...

5. - FAUX-PAS DE GIACOMO

Après avoir revu Manon à laquelle il apportait quelques cadeaux en guise de consolation, Casanova se rendit aussitôt quai des Théatins où la marquise d'Urfé le reçut avec joie, apprit avec non moins de joie l'heureuse négociation de ses titres et sans plus tarder aborda la question qui lui tenait à cœur, le projet qui faisait travailler son esprit : sa transformation, sa résurrection à l'état d'homme.

C'est là que Casanova l'attendait. Il raconta comment il avait découvert en Hollande le sujet qui convenait pour cette difficile entreprise : un jeune garçon de douze ans qu'il appela non Joseph Pompeati mais plus noblement le comte d'Aranda.

La marquise n'eut de cesse que le sujet lui fût présenté ; elle le trouva fort à son goût et déclara que lui, et lui seul, effectuerait la métamorphose, objet de ses désirs ; pour le moment, elle prenait entièrement à sa charge les frais de son éducation dans une pension. Giacomo n'en demandait pas plus ; son plan se déroulait comme il l'espérait : le jeune comte d'Aranda serait un lien de plus avec l'excellente marquise. Il pouvait donc, tout à l'aise, reprendre sa vie de seigneur.

Mais les beaux jours étaient révolus. Pour Casanova, l'année 1759 fut riche en péripéties. L'affaire de la loterie ne rendait plus ; Calzabigi le lépreux, son administrateur, venait d'être révoqué pour malversation et sa disgrâce atteignait par contre-coup Giacomo qui chercha une nouvelle source de revenus.

La mode, on le sait, était alors à la science, à l'économie politique ; en toute chose on espérait des transformations miraculeuses et avec une ardeur de néophytes les gens se délectaient à parler inventions, machines, classifications, sans compter l'amélioration de la condition humaine... Casanova n'échappait point à cette atmosphère, il l'eût plutôt favorisée et c'est ainsi que l'idée lui vint de créer une manufacture d'impression sur soie ; il s'agissait de produire par impression les beaux dessins qu'on exécutait à Lyon « par le procédé lent et difficile du tissage » ; Giacomo était assez expert en chimie pour y réussir.

Il y avait alors dans Paris un lieu privilégié pour les débiteurs insolvables et où les marchands exerçaient leur métier sans être astreints à payer la redevance due à la corporation ; le seigneur de ce lieu dit Enclos du Temple était le joyeux prince de Conti, avec lequel Casanova parvint sans doute à entrer en relation ; toujours est-il que l'Enclos lui parut le coin rêvé pour y installer « sa fabrique » ; il la peupla aussitôt de jeunes et aimables ouvrières dont il se composa un harem — au grand désespoir de Manon Balletti restée obstinément fidèle à son inconstant fiancé.

Malheureusement, la France était en guerre, les affaires dans le marasme et, chose plus grave, Giacomo oubliant les sages propos formés lors de son arrivée à Paris tâchait de « violenter » la fortune, glissait peu à peu sur la mauvaise pente...

« La passion du jeu, écrira-t-il, était enracinée en moi ; vivre et jouer étaient deux choses identiques. » Depuis l'enfance le *ridotto* avait été son école ; le tric-trac, le quinze, le pharaon et la bassette, ses passe-temps et ses rentes. Maître dans l'art de rester impassible s'il perdait — bien que, dit-il, « le cœur me saignât quand j'étais obligé de dépenser d'autre argent que celui que j'avais gagné au jeu » — il n'ignorait pas non plus l'art de corriger la chance et sa réputation de grec n'était pas usurpée.

Or, un jour, comme il était attablé dans un tripot clandestin de la rue du Bouloi, dit Hôtel de la Reine, il fit la connaissance de Generoso Marini, natif de Rome, ex-arracheur de dents et vendeur de drogues, qui avec la veuve Aguzzi avait monté une boutique de courtage et de brocante. La veuve Aguzzi avait une fille qui dansait au théâtre ; il n'en fallait pas plus pour attacher Casanova et Generoso devint son ami.

Un matin, de bonne heure, celui-ci arrive rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur, apportant comme par hasard des dés et propose une partie de passe-dix à Giocomo qui naturellement ne refuse pas. Mais un sort malheureux semble s'acharner sur lui ; coup sur coup il perd plus de vingt louis d'or, des objets de valeur, éventail, colifichets de luxe... et en outre cinquante-trois louis sur parole. Marini a tout justement sur lui une lettre de change pour cette somme ; Casanova l'endosse, la lettre fait son chemin et à l'échéance arrive dans les mains d'un nommé Lempérière, marchand rue Jean-de-Beauvais.

Comment Casanova, expert en fraudes, s'est-il laissé flouer à ce point ? Comment ne s'est-il pas aperçu que les dés étaient pipés et cette lettre de change toute prête ?... Une pareille

candeur étonne de sa part. Cependant, lorsqu'il comparait devant les juges-consuls — le tribunal de commerce d'alors — pour s'entendre condamner à payer le montant du billet à Lempérière, complice probable de Marini, il n'invoque que son aveuglement.

Condamné par défaut, il fait appel au Parlement mais auparavant intente un procès criminel à Generoso Marini qui s'est réfugié dans l'Enclos du Temple — près de la fabrique et du harem de sa victime. Marini obtint gain de cause. Il fallut payer les cinquante-trois louis d'or, mais entre chevaliers de fortune on se ménage et tout finit par une transaction.

Quelque pénible que soit cette constatation, la vérité oblige à reconnaître que l'escroquerie devient pour Casanova l'un de ses principaux moyens d'existence, qu'elle est aussi le secret des pérégrinations qui l'entraîneront aux quatre coins de l'Europe, car brûlé ici il espère se rétablir là.

Il s'était déjà fait la main à Rome autrefois, en remettant à un prêteur une lettre de change au nom du signor Martiani de Venise, qui ne fut jamais découvert et pour cause. Depuis, il s'est perfectionné : en mai 1759, après un différend avec le piémontais Oberti — qui se fait appeler baron de la Morenne — au sujet d'une lettre de change de 2.400 livres, il obtient la condamnation de son adversaire, mais Oberti riposte en arguant la lettre de faux : de là double procès au civil et au criminel.

Au mois d'août, Giacomo, à la requête d'un nommé Petitain, mercier et banquier à son heure, est arrêté pour dette et conduit au For l'Evêque. Depuis les Plombs il n'avait plus goûté de la prison...

Celle de Paris est une vieille geôle dont les murs lézardés, percés de fenêtres grillées, attristent le quai de la Ferraille ; on y entre par la rue Saint-Germain-l'Auxerrois et l'on se trouve dans une cour sinistre sur laquelle donnent les cachots ; mais si l'on a de quoi payer, on peut obtenir au premier étage une chambre confortable où recevoir ses amis et même des dames. Dénué d'argent, Casanova doit-il compter parmi les prisonniers de marque ? Le certain est qu'il prend fort mal son incarcération, jure qu'il est victime d'une conspiration de ses ennemis, qu'on poursuit en lui le fondateur de la fabrique de l'Enclos du Temple... et en effet, il n'est pas impossible que cette fondation-là ait été une nouvelle escroquerie montée par Giacomo avec la complicité d'un nommé Scotti, et dont le bailleur de fonds, l'écuyer Fayolle, fut la dupe.

Mais Casanova, Dieu merci, a de sensibles protectrices qui compatissent à ses déboires. Outre la marquise d'Urfé, il a su éblouir de grandes dames comme la princesse d'Anhalt, la comtesse de Montmartel, vieilles femmes riches, minaudières et confiantes, qui par amour de la cabale s'acoquinent avec les aventuriers et des aventurières et leur servent de Pactole. Pourtant, les plus anciennes Egéries de Giacomo sont les plus attendries, et en définitive c'est la marquise d'Urfé qui paie la dette du bien-aimé Rose-Croix.

Celui-ci, à peine sorti du For l'Evêque, somme Petitain d'avoir à lui compter près de 12.000 livres, ceci en vertu d'un billet revêtu de sa signature. Le mercier-banquier, qui se reposait sur sa victoire, clame qu'il n'a jamais signé pareil billet, qu'on a imité sa signature... et il dépose une plainte contre inconnu.

Trois procès sur les bras. La situation devient tragique. Casanova en vérité a inconsidérément violenté la fortune : lancer du papier garanti par des opérations fictives ; émettre des lettres de change, des billets à ordre que de pauvres diables ont l'ingénuité d'accepter, ce sont là ses procédés ordinaires et les complices ne lui manquent pas.

En tête, son frère Francesco revenu à Paris et en passe de devenir peintre notoire. A ses côtés, les Balletti père et fils jouent leur rôle, ainsi que l'artificier Genovini.

Une petite maffia italienne camouflée dans Paris.

Manon, bien que privée de sa mère, reste étrangère aux intrigues, aux menées suspectes de son père, de son frère et de son Giacomo. Lorsque celui-ci est arrêté, elle lui envoie, à défaut d'argent, ses boucles d'oreilles — qu'il eut la délicatesse de ne pas vendre et qu'il lui rendit. Mais devenu libre, il a trop de soucis urgents pour s'occuper de sa fiancée. Un jour de septembre pourtant, Manon le voit arriver, il lui annonce sans circonlocution qu'il quitte Paris sur-le-champ pour la Hollande, qu'elle peut aller s'installer à la Petite-Pologne durant son absence... et « baignée de larmes », elle le regarde s'éloigner.

Ce voyage impromptu s'explique : sachant de bonne source qu'une ordonnance de prise de corps va être rendue contre « Cazenove l'aîné, Italien », coupable de faux et escroquerie (le plaignant Oberti a gagné son procès), Giacomo obtient une lettre du duc de Choiseul l'accréditant auprès de l'ambassadeur de France en Hollande et file prestement. Lorsque les exempts se présentent à la Petite-Pologne, la niche est vide...

C'est de cette niche où tout lui parle de Giacomo que Manon écrit de tendres lettres au voyageur. Elle s'efforce de « redevenir grassouillette comme il le désire ».

— Je ne cesse de rêver de toi, viens vite, que je te raconte mes rêves avant de les oublier... Je commence à engraisser. C'est toujours comme cela quand je suis triste. Au couvent où je ne faisais que pleurer, je prenais de l'embonpoint chaque jour... Je suis dodue comme une caille, ainsi que tu le verras, mon ami, quand tu viendras. Vas-tu encore m'aimer ainsi ?

Mais, vers la fin d'octobre, cette sensitive a un grand chagrin teinté de colère : « Je viens de Paris où j'ai eu la douleur d'entendre dire

que l'on publie dans le monde que je suis ici avec vous et que vous vous y tenez caché... Adieu, mon cher ami, pensez à votre Nena qui a le cœur plein de tendresse et de douleur. »

Giacomo consent à être touché, à répondre sur le ton d'un fiancé qui n'a pas oublié sa promesse, et rassérénée Manon redouble de tendresse : « Crois-moi une fois pour toutes quand je te dis que je ne mourrai heureuse que si c'est dans tes bras que j'expire après t'avoir donné mille preuves de mon amour. » Et mêlant dans sa passion l'italien au français : « Bonsoir, mon Jacques, soyez sage et aimez toujours un peu la pauvre Manon... *Addio, vicere mio* (mon cœur), *coré, coré, coré* (accours). *Nena Nenotola Ballettina.* »

Elle s'est remise à travailler pour le théâtre : « Je pense toujours à toi, même quand j'étudie mes rôles, 3 *basi per Giacomo.* »

Cette lettre du 7 février 1760 est la dernière de Manon que nous connaissions. Casanova, lui, en connut une autre qui le plongea dans la stupéfaction : Manon lui renvoyait son portrait, ses lettres et demandait qu'il renvoyât celles qu'elle lui avait écrites... Cette subite rupture le blessa profondément dans sa vanité de don Juan, car pour son amour il s'était singulièrement fatigué devant une aussi opiniâtre vertu ; mais pourquoi cette petite fille dont les sentiments à son égard semblaient devenir dans l'éloignement de plus en plus vifs, et qu'il croyait dominer entièrement, secouait-elle soudain le joug, refoulant sa passion pour reprendre sa liberté ?

Il finit peut-être par comprendre que Manon, tardivement édifiée tant sur sa fidélité que sur ses faits et gestes, ne se souciait plus de devenir la femme d'un forban que la Chambre criminelle poursuivait sous l'inculpation de faux. Il avait beau juger d'après lui l'espèce humaine, force lui était de reconnaître qu'il y a des exceptions.

Le 20 juillet 1760, Manon Balletti signait son contrat de mariage avec François Blondel, architecte du Roi et membre de l'académie d'architecture, un homme de cinquante-cinq ans, ayant du savoir, du talent et qui dirigeait rue de la Harpe des cours publics fort appréciés.

Plus tard, lors d'un passage à Paris, Casanova était prié à dîner par la belle M^me^ Carl Vanloo, la chanteuse à la voix de rossignol, qui lui annonça qu'elle attendait M^me^ Blondel. Il se retira aussitôt et le lendemain M^me^ Vanloo lui transmit les remerciements de Manon en même temps que les regrets de son mari.

— Il a apparemment trouvé sa femme toute neuve, dit Giacomo avec amertume, mais ce n'est pas sa faute, et il n'en doit d'obligation qu'à Manon Balletti. On m'a dit qu'il a un joli poupon, qu'il demeure au Louvre et qu'elle habite dans une autre maison rue des Petits-Champs.

— C'est vrai, mais il soupe tous les soirs avec elle.

— C'est un drôle de ménage.

— Très bon, je vous assure. Blondel ne veut avoir sa femme qu'en bonne fortune. Il dit que cela entretient l'amour et que, n'ayant jamais eu une maîtresse digne d'être sa femme, il est bien aise d'avoir une femme digne d'être sa maîtresse.

Manon eut de cet homme d'esprit deux fils dont l'un devint architecte de la ville de Paris. Veuve en 1774, elle fut entourée des soins de M^me^ Vanloo et d'un aimable homme de lettres, Sedaine, et mourut en 1776, âgée de trente-cinq ans.

Un historien a parlé du « relent de pourriture insupportable qui s'exhale des Mémoires de Casanova ». Demandons grâce pour Manon Balletti.

6. - LE VAGABOND DE L'EUROPE

Partir de 1760 et pendant quatorze années, Casanova est en état de vagabondage permanent.

Pour quelle raison ? Faut-il voir en lui un franc-maçon chargé de mission par la Grande Loge de France, un espion appointé par une puissance, un agent de liaison de la Compagnie de Jésus alors très menacée ? Avec ce comédien apte à tous les rôles, avec ce Protée de la crapule, aucune hypothèse ne peut être écartée d'emblée. Toutefois, un fait reste certain : escroc, tricheur, faussaire, il est régulièrement expulsé, au moins obligé de partir des pays où il passe, où parfois il espérait trouver un asile. C'est un vertigineux voyage à travers l'Europe qui commence.

On le voit en Hollande d'où il s'esquive sans laisser d'adresse, à Cologne où il séduit la femme d'un bourgmestre, à Stuttgart, en Suisse... Là, fatigué et pour cause de son nom qui ne lui vaut que déboires, il décide de faire peau neuve, s'intitule chevalier de Seingalt, citoyen du monde et en cette qualité va rendre visite aux Délices à M. de Voltaire, une visite qui ne lui laisse que déception et amertume... Le voici à Grenoble ; il y découvre une belle fille qui prendra place dans le harem de Louis XV sous le nom de Mlle de Romans ; puis après un tour à Naples, à Rome, à Gênes,

il rentre en France où l'appelle la marquise d'Urfé qui depuis dix ans attend sa régénération.

Désireux de profiter le plus longtemps possible des largesses de « sa trésorière », Casanova fait traîner l'opération mais il lui faut tout de même montrer quelque velléité de l'accomplir ; et voici ce que, d'un ton inspiré, il débite à la pauvre illuminée :

« Le comte d'Aranda (c'est-à-dire le jeune Joseph Pompeati élevé sous l'aile de la marquise) ne peut servir de sujet ; il faut une vierge, fille d'un adepte des Rose-Croix ; je la féconderai d'un garçon que, dès sa naissance, vous garderez sept jours auprès de vous ; au bout de ces sept jours, vous mourrez la bouche collée à celle de l'enfant qui recevra ainsi votre âme intelligente ; et quand l'enfant aura trois ans, *vous vous reconnaîtrez.* »

La marquise fut enthousiasmée de ce programme, bien qu'il supposât son trépas transitoire... Pour jouer le rôle de la vierge, fille des Rose-Croix, Casanova choisit une danseuse délurée, la Corticelli, qu'il présenta comme le dernier rejeton des Lascaris — anciens souverains de Constantinople et par surcroît ancêtres de feu le marquis d'Urfé — et décida que l'opération régénératrice aurait lieu dans la propriété de la marquise à Pontcarré près Tournan (Seine-et-Marne).

...Le château a grand air, quatre tours crénelées entourées d'un fossé. M^me^ d'Urfé au milieu de ses gens fait baisser le pont-levis comme un général d'armée qui rend sa place avec les honneurs de la guerre, et accueille la fille des Lascaris qu'accompagnent Casanova et le jeune comte d'Aranda ; puis dans un des vastes appartements de sa demeure, elle déshabille elle-même la vierge et la place sur un lit à côté du Rose-Croix Giacomo le sacrificateur.

Désormais elle attend l'enfant qui la fera renaître, mais un jour Casanova lui apprend une désastreuse nouvelle : l'opération a manqué parce que le jeune comte d'Aranda caché derrière un paravent à tout vu ; au surplus, la fille des Lascaris a été « gâtée » par un génie noir, ennemi-juré des Rose-Croix ; elle n'enfantera qu'un gnome et la régénération devra être différée jusqu'à l'arrivée du génie Quérilinth, chef des Rose-Croix, qui doit se manifester à Marseille au printemps prochain.

Giacomo a modifié son programme pour de bonnes raisons.

Brouillé avec la Corticelli qui a joué sans intelligence son rôle de vierge et s'est entichée du petit d'Aranda, il appréhende que celle-ci ne dévoile tout le manège à la marquise, et voilà pourquoi il déplace la scène vers le Midi. Si, d'autre part, il choisit Marseille, c'est qu'il dispose là d'un certain Passano, peintre et rimailleur de rue, famélique mais doué d'une figure singulière qui inspire la crainte et une gêne indéfinissable : de quoi faire un Quérilinth fort honorable.

Reste à se procurer la vierge qui remplacera la Corticelli. A Gênes, lors de sa randonnée récente en Italie, il a retrouvé un frère, Gaëtano, qui lui est resté jusqu'alors à peu près étranger et qui vit misérablement avec une belle fille brune nommée Marcoline. Après avoir fait honte à Gaëtano de ne pas mieux traiter sa maîtresse, Giacomo prend à son compte la donzelle, la décrasse, l'habille — ainsi qu'il l'a fait jadis pour la petite « souillon » O'Morphy —, et comme c'est une Italienne fort alerte, il la juge digne de figurer dans la comédie, la sacre « ondine ».

Par malheur, Passano en dépit de sa figure se révéla un déplorable chef des Rose-Croix ; Casanova dut l'éconduire et résolut de donner lui-même de sa personne, l'ondine lui servant de stimulant.

Ce fut un grand jour. A l'heure d'Orasmasis fixée par un oracle, Casanova qui a pris le nom cabalistique de Goulenoire et la marquise celui de Sémiramis mangent du poisson ; puis l'ondine en robe verte paraît, dévêt la marquise, la plonge ainsi que Goulenoire dans un bain, les parfume, se dévêt à son tour et met le couple au lit...

Le lendemain, Sémiramis d'Urfé couchée en grande toilette de mariée dit à Casanova en l'embrassant :

— Je vous dois tout mon bonheur.

— Je n'ai été que l'instrument des génies.

— Vous devez m'épouser, mon cher Goulenoire, car que va-t-il arriver dans neuf mois quand j'accoucherai et donnerai naissance à moi-même sous la forme d'un enfant mâle ?... Savez vous bien, je me sens déjà des goûts d'homme.

Goulenoire-Casanova aimait certes l'argent mais épouser Sémiramis, cette perspective lui faisait horreur... et ce fut la fin de la comédie. Passano évincé dénonça son « manager » et c'est en vain que celui-ci essaya d'acheter son silence. La marquise, toute folle qu'elle était, dut se rendre à l'évidence, et l'on peut croire que la trahison du bien aimé Rose-Croix, qu'elle entretenait depuis tant d'années, lui fut particulièrement sensible ; mais des mains du traître elle tomba dans celles de Passano qui se faisait appeler comte et ne valait pas mieux.

Casanova écrit que M^me^ d'Urfé mourut en 1763 pour avoir abusé d'une panacée qui finit par l'empoisonner. C'est inexact : sa pitoyable victime vécut douze ans encore, sa folie avait pris une teinte de mélancolie ; elle écrivait à son ancêtre, l'auteur d'*Astrée* (mort depuis 1625 !), une lettre lui demandant de l'honorer de ses conseils, de ne pas souffrir que « celle qui a l'honneur de porter son nom soit trompée et prenne le noir pour le blanc... ». Peut-être faut-il voir là un souvenir de la comédie de Pontcarré et de Marseille : Sémiramis ne se serait-elle pas fait passer pour morte afin de se débarrasser du perfide Goulenoire ?

Au fait, si l'on en croit Lorenzo da Ponte, le futur librettiste de Mozart, qui connut Casanova, l'escroquerie se déroula de façon moins

compliquée. Giacomo, pour persuader la marquise qu'il lui rendrait la jeunesse, grima une courtisane (Marcoline sans doute) en vieille femme, la couvrit d'un voile noir sous lequel celle-ci se débarrassa de son déguisement, puis apparut dans l'appareil d'une beauté sortant de l'onde. On renouvela l'expérience avec la marquise, on la couvrit du même voile mais après lui avoir administré un narcotique, et pendant ce temps on fractura les armoires et les coffres...

Mais Lorenzo da Ponte n'est pas chroniqueur plus véridique que Goulenoire.

Et la randonnée continue. Au printemps de 1763, Casanova est en Angleterre. Pour un Vénitien, quel triste ciel ! Et voilà qui est pis : lui, le don Juan, tombe amoureux d'une diabolique petite créature qui le traite comme un Géronte et venge, sans le savoir, Manon Balletti !

Giacomo ne se laisse point abattre, porte beau, plastronne et chassé d'Angleterre passe en Prusse, offre ses services à Frédéric II qui se moque agréablement de lui. Sera-t-il plus heureux avec Catherine de Russie, femme ardente ? Il tente sa chance, échoue, émigre à Varsovie où un duel avec un noble courtisan lui vaut quelques jours de notoriété ; chassé une fois de plus il essaie de « se refaire » à Spa, ville de jeu, et brûlé là comme ailleurs rentre à Paris.

La capitale lui parut un monde nouveau. Ses vieilles connaissances avaient changé de maison (il ne rechercha pas, c'est certain, celle de la marquise d'Urfé) ; les pauvres étaient devenus riches, les riches devenus pauvres. Il ne retrouvait plus l'aspect d'autrefois, s'égarait pour aller de Saint-Eustache à la rue Saint-Honoré. Et combien de maisons neuves ! La maçonnerie avait recomposé un tiers de Paris grâce à des régiments de Limousins et le prix de la vie s'était singulièrement accru.

Dépaysé dans cette ville où il passa les plus beaux moments de son existence,, il apprend la mort du vieux Zuan Bragadin, son protecteur et son banquier depuis vingt-deux ans, et, pour comble de malheur, reçoit la visite de l'inspecteur de police « pour la partie des étrangers » qui lui notifie une lettre de cachet signée du Roi et lui intimant l'ordre de sortir du royaume.

Il avait fallu à Casanova une certaine audace pour reparaître à Paris où, convaincu de faux, il était passible de prison. Mais cette explication fort plausible de la visite de l'inspecteur, il ne l'accepte pas dans ses Mémoires et en donne une autre plus flatteuse : un jour, dit-il, au concert de l'Orangerie, un jeune insolent s'exclama en le voyant :

— C'est ce Casanova qui a coûté un million à ma tante d'Urfé !

— Vous êtes un blanc-bec à qui je répondrais par un coup de pied au derrière si nous étions ailleurs !

Là-dessus bagarre. Casanova a l'étourderie d'appeler en duel le blanc-bec qui se trouve être marquis de Lille. D'où la lettre de cachet...

Le 15 novembre 1767, Casanova recevait un passeport... pour l'Espagne.

On a supposé que certains intérêts maçonniques, politiques, l'appelaient en Portugal et que l'Espagne ne devait être qu'une étape ; plus simplement n'espère-t-il pas exploiter l'un des rares pays d'Europe où il ne se soit pas encore signalé et y trouver un emploi ?

A Madrid, en tout cas, ses premiers sondages auprès des puissants du jour ne sont pas encourageants. Bien que le premier ministre du roi Charles III, le comte d'Aranda (le nom qui avait servi à décorer pour la marquise d'Urfé le jeune Joseph Pompeati) soit un philosophe qui tâche de mettre son pays au train du siècle, il semble apprécier médiocrement les aptitudes, pourtant si diverses, de Casanova, qui se rabat sur l'Ambassadeur de Venise et son secrétaire, un certain Manuzzi, jeune homme assez féminisé d'allure et fils de ce Manuzzi, l'espion qui fit enfermer Giacomo sous les Plombs.

Oubliant de propos délibéré cet épisode, Casanova flatte Manuzzi et, en attendant l'emploi rêvé, courtise la jolie fille d'un gentilhomme-cordonnier, la señorita Ignazia. Pour voir plus souvent cette personne assez rétive et prude, il commande une paire de souliers.

— Impossible, répond le cordonnier, je suis gentilhomme et si je vous prenais mesure, je dérogerais. Je ne fais que les réparations.

Il ne convient pas, en effet, à un hidalgo de s'agenouiller devant un roturier... Giacomo est obligé d'user d'autres subterfuges et constate que les Espagnoles sont moins accessibles que les filles des autres pays ; même en retournant le portrait de la Madone, elles hésitent. Au surplus, le siège d'Ignazia est subitement interrompu par la visite d'un alcalde qui réclame au señor étranger les armes prohibées qu'il cache ; Casanova a beau se débattre, il est sommairement coffré dans la prison du Buen-Retiro avec une quarantaine de prisonniers misérables et gisant au milieu de la vermine.

— Monseigneur, écrit-il au comte d'Aranda, on m'assassine et on m'assassine en prison. Quel crime ai-je commis ?

Au fait, le crime est si peu prouvé que Giacomo reconquiert sa liberté, qu'on lui fait des excuses et que l'on songe même à utiliser ses services. Le ministre Olavidès venait d'entreprendre la colonisation de la Sierra Morena et tâchait d'attirer des étrangers pour peupler, cultiver ces solitudes. L'esprit fécond de Casanova eut de quoi s'exercer et les projets qu'il présenta furent jugés intéressants. Touchait-il au port, à la grande situation qu'il ambitionnait ?

Pour son malheur, il n'avait pu s'empêcher de médire du jeune Manuzzi révélant *sotto voce* que le secrétaire d'ambassade était fils d'une chambrière et d'un mouchard... et Manuzzi se vengea. Giacomo reçut l'ordre de quitter Madrid. Avant son départ, il se consola tant bien que mal avec la señorita Ignazia, car il avait acquis la bienveillance du père en lui apprenant qu'on peut faire des chaussures avec un moulage du pied et éviter ainsi l'humiliante nécessité de s'agenouiller.

...De Madrid le chevalier de Seingalt émigre à Valence, où il respire un peu l'atmosphère de sa patrie chez la danseuse vénitienne Nina Bergonzi, maîtresse du comte Ricla, capitaine-général de Catalogne. Fantasque et d'allure débridée, la Nina venait de causer tant de scandale à Barcelone que l'évêque avait ordonné au comte de la renvoyer. Ricla, qui avait vécu à Paris, jugea l'injonction parfaitement arbitraire et n'obéit pas ; sur quoi le Grand Inquisiteur, mis au courant de sa rebellion, fit une nuit enlever la demoiselle.

Malgré l'avis charitable que lui donna un Valencien : « Méfiez-vous de la jalousie espagnole », Casanova était tout disposé à prendre la succession du comte. Nina, bien que surveillée par une créature de Ricla, n'eut pas la cruauté de faire languir un compatriote mais jugea que les rencontres seraient plus aisées dans cette bruyante, grouillante Barcelone où elle espérait rentrer en catimini.

Elle y rentra, en effet, et Giacomo, quoiqu'il ne fût plus à l'âge des prodiges, aurait eu toute raison de se déclarer satisfait si, un jour, il ne s'était trouvé face à face avec Passano, le Quérilinth déchu, le vieux complice de l'affaire d'Urfé. L'entrevue fut des plus mouvementées.

Le lendemain, sortant de chez Nina vers minuit, Giacomo est assailli par deux bravos, échappe de justesse, retourne à son auberge... où, aux premières heures du jour, on vient le cueillir dans son lit pour l'enfermer à la citadelle. Passano l'a dénoncé comme ayant de faux passeports, Nina craignant le courroux du comte l'a trahi.

Dans son cachot où il n'est point mal traité car il lui reste quelque argent, Casanova pris de la nostalgie du pays natal emploie ses loisirs à rédiger une Réfutation d'un livre écrit par le Français Amelot de la Houssaie contre la République de Venise : cet écrit-là doit lui permettre de rentrer en grâce auprès de la Sérénissime.

Au bout d'un mois et demi, les portes de la citadelle s'ouvrent mais Giacomo est averti qu'il doit disparaître sous trois jours. Il ne se fait pas répéter l'avis ; cet intermède espagnol ne lui a rien rapporté : point d'argent, point de vrai succès auprès des dames... et beaucoup de prison.

Le 31 décembre 1768, il couche dans un bon lit à Perpignan puis retrouve à Béziers « l'esprit naturel, production endémique de ce beau pays de France » et aussi la bonne chère qui a toujours pour lui des charmes tout-puissants :

— Cette passion-là, Dieu merci, ne s'affaiblit point avec l'âge comme l'autre passion si douce qui se change en tourment et en regret.

INSTINCTIVEMENT il suit la route d'Italie, s'arrête à Aix où il aperçoit un couple de pèlerins italiens revenant de Saint-Jacques de Compostelle et qui s'impose à son attention.

Elle, remarquable par sa beauté, sa noblesse, sa modestie « et cette pudeur timide qui donne tant d'attraits à une jeune femme ». Lui, jeune aussi, vingt-quatre ou vingt-cinq ans, de taille médiocre mais bien découplé, de gros yeux à fleur de tête, le nez ouvert et retroussé, le cou très court, le teint olivâtre, un peu arabe et dans l'ensemble un air de hardiesse et d'effronterie. Ces derniers traits lui étaient communs avec Casanova, et de fait, il y avait entre ces deux êtres des analogies profondes. Joseph Balsamo, sicilien de Palerme, futur comte de Cagliostro, cabaliste, thaumaturge, escroc, illusionniste, collectionnant les dupes, vivant aux crochets d'un prince de l'Eglise, le cardinal de Rohan... est le digne pendant du chevalier de Seingalt ; tous deux ont droit au titre de grands écumeurs du XVIIIe siècle et cette rencontre d'Aix prend une valeur symbolique.

Trop semblables, usant des mêmes artifices, des mêmes méthodes pour faire chavirer la cervelle de leur prochain, ils ne pouvaient sympathiser, l'un devinant dans l'autre un confrère et concurrent. Cependant, Cagliostro n'est pour Casanova qu'un cadet copiant des estampes ou décorant des éventails, mais sachant déjà « ruffianer » la jolie fille qui lui sert d'appât : Lorenza Feliciani la Romaine.

...Possédé du désir de revoir Venise, Casanova ne pense qu'à faire imprimer sa Réfutation d'Amelot de la Houssaie, qui doit lui acquérir des mérites aux yeux des inquisiteurs. Pour cela il se rend à Lugano, et, le livre paru avec Amsterdam comme lieu d'origine, il s'évertue à le répandre. Ses randonnées maintenant sont plus spécialement limitées à l'Italie, ponctuées de hauts et de bas, de prospérité et de misère, sans compter les prouesses amoureuses dont il cherche à se vanter.

Revenons avec lui en Italie et marquons ses étapes qui sont autant de facettes de l'homme.

A Livourne, il offre ses services au comte Orloff, commandant de l'escadre russe qui doit attaquer Constantinople, invoque son expérience de ce pays-là, affirme qu'il sait le grec, mais les renseignements ne lui sont pas favorables et on l'éconduit.

A l'en croire, ce retour après dix-huit ans d'exil fut un événement et le sujet de tous les entretiens ; on le priait sans cesse de raconter « le beau récit de son évasion ». Le vieux Bragadin et ses deux amis Dandolo et Barbaro manquaient à l'appel, mais les camarades d'autrefois l'entouraient ;

il paradait sur le *liston* de la place Saint-Marc, à la Merceria, dînait avec des patriciens, voire avec des Inquisiteurs... Il revit le Père Balbi, le triste compagnon des Plombs, plus misérable que jamais.

Après la chaleureuse réception que lui fit sa patrie, Casanova espérait être pourvu d'un emploi « convenable à sa capacité et nécessaire à sa subsistance » car son banquier Bragadin n'était plus. En haut lieu cependant, on ne se pressait pas et tout ce qu'il obtint fut un poste de « confidente », d'espion à gage — 264 lire par mois — chargé de signaler, de dénoncer les mauvaises mœurs et les mauvais livres.

Ces Inquisiteurs vénitiens avaient vraiment le sens de l'humour.

Mortifié au fond du cœur, ravalé au rang d'un Manuzzi, Giacomo n'exprima aucune amertume : « Je ne fus pas mécontent, ose-t-il écrire, de me trouver à la solde de ce même tribunal qui m'avait privé de ma liberté et dont j'avais bravé la puissance. Il me semblait que je triomphais. »

Mauvaise défaite. Avec la gravité d'un moraliste sur le retour, ce Lovelace, cet aigrefin tombé au dénûment indiquait à Leurs Excellences les endroits où l'on pouvait se procurer les livres dangereux et interdits — dont il avait une longue pratique — ; il anathématisait les œuvres de l'athée Voltaire, de l'impie Rousseau, du libertin Diderot, du scandaleux Crébillon le fils, vouait à l'exécration les vers obscènes de Baffo (qui avait été son premier maître), *les Bijoux indiscrets, l'Esprit d'Helvetius,* et tout l'Enfer des bibliothèques depuis « l'affreuse *Ode à Priape* de Piron » jusqu'au *Portier des Chartreux* et à *Margot la Ravaudeuse.*

C'était un déluge de vertu et d'austérité.

De quel air pouvait-il écrire des misères comme celle-ci : « C'est l'amour du luxe, le dévergondage des femmes et la scandaleuse liberté nouvelle introduite dans le commerce amoureux qui, malgré l'indéniable nécessité d'une vie familiale stable, est cause que le mauvais état de choses empire ici chaque jour et que, de ceux qui ont un foyer et un ménage, il en est peu qui puissent se déclarer satisfaits de l'administration de leurs affaires domestiques. »

Ce célibataire endurci, ce perpétuel voyageur qui n'eut jamais ni foyer ni ménage, parle en connaissance de cause !

Haussant le ton, don Juan prédicateur poursuit :

— Si l'intelligence de Vos Excellences ne remédie pas à ces maux par des moyens efficaces, il pourrait s'ensuivre les plus horribles dommages pour la société. Nous pouvons trouver les sources de ce mal dans l'extraordinaire légèreté de la conversation, dans l'impudence des femmes qui ont rejeté toutes les contraintes de la modestie, dans la paresse des hommes qui craignent le travail honnête : avec l'envie et l'athéisme, ce relâchement de la morale est devenu de règle courante. La jeunesse, dès qu'elle entre dans le monde, apprend à voir sans sourciller ces mauvaises pratiques, ce qui corrompt sa bonne éducation. Prenez garde, oh ! prenez garde de ne pas laisser prendre racine à cet état de choses ! Et il prendra racine, quand dans cette République seront morts les derniers vieillards qui pouvaient dire : ces horribles maux ne se pratiquaient pas de notre temps.

Dans la bouche de Giacomo ce prêche atteint le plus haut comique ; se range-t-il parmi ces derniers vieillards, ces ancêtres, tenants des vertus conjugales, familiales ? Avec sa faculté de métamorphose, ce n'est pas impossible.

Parfois, des généralités il en vient au particulier, donne des exemples de l'effroyable turpitude qui menace de faire sombrer sa patrie : dans les théâtres, au quatrième rang des loges, après la représentation, des femmes de mauvaise vie et de jeunes libertins se rendent coupables d'actes qui, même si l'administration est disposée à les permettre, ne devraient pas être exposés aux yeux du public. Pour remédier à cet abus, il suffira de donner l'ordre que le théâtre reste éclairé tant que tout le monde n'a pas quitté les loges.

Il signait ces lignes édifiantes d'un pseudonyme : « Antonio Pratolini, au Casino de Son Excellence Marco Dandolo, dans la cour en face du pont de bois », et pour laisser ignorer à ses amis le triste métier qu'il avait accepté, faisait remettre ses rapports aux Inquisiteurs par un gondolier qu'il surveillait de loin.

Rendons justice au vieux chevalier de Seingalt. Il fut un mauvais espion, si mauvais que ses maîtres le cassèrent aux gages. C'était la misère. Il adressa aux Illustrissimes et Excellentissimes Seigneurs une supplique affolée.

La République eut pitié et consentit à réintégrer Casanova dans le corps des confidents mais sans traitement fixe et dans la mesure des services rendus : le travail à la pièce. Le moyen de vivre avec cela ? Pour gagner quelque argent, Giacomo se remit à écrire.

Ce fut d'abord une traduction de l'*Iliade* en stances qui fut accueillie par la critique de façon assez désinvolte. Après l'Iliade, un *Examen* d'un livre français, les *Eloges de Voltaire,* dans lequel le visiteur des Délices lâche la bride à sa rancune, accumule les plus grotesques accusations et de « fumeuses absurdités, drapées dans une philosophie chrétienne de circonstance ». Comme le dit le casanovien J. Pollio, il est plaisant de voir l'irréprochable chevalier de Seingalt reprocher à Voltaire d'avoir dissimulé son nom d'Arouet et de s'être arrogé la particule nobilaire... Plus intéressants sont les *Opuscoli,* cahiers d'une centaine de pages qui coûtaient deux lire et que Giacomo publia à partir de janvier 1780 : certains restent précieux pour le biographe ; il en est de même du *Messager de Thalie,* petite histoire

du théâtre français... Un souvenir de Manon Balletti, qui sait ?

Mais tout cela ne rapporte guère. Il en est réduit à implorer des aumônes de Leurs Excellences « parce que, dit-il, un petit secours me rendra peut-être le courage d'espérer qu'à l'avenir les découvertes que je m'efforcerai de faire seront de quelque prix ». Il accomplit de temps à autre quelque mission commerciale sans grande importance, va espionner les gens aux bains d'Abano près de Padoue, mais trop connu il ne peut plus compter sur le jeu pour se renflouer, met en gage ses habits chez le juif Abraham, les récupère quand les temps deviennent moins durs. Tous ses bijoux sont faux, du toc au lieu d'or.

Aujourd'hui il n'a plus qu'une maîtresse à son étiage, une couturière pauvre affligée d'une vieille mère acariâtre et qui habite un taudis. Mais Francesca Buschini est toute dévouée à Giacomo, s'occupe de son linge, de ce qui lui reste de hardes, a l'art de confectionner le chocolat selon son goût. Lorsqu'il réside aux bains d'Abano pour ses affaires, elle lui écrit bonnement :

— Je suis heureuse de savoir que tu bois l'eau et que tu prends les bains ; mais j'ai peur que tu ne dormes pas assez... Tu dis que le reste du temps tu penses à moi, et c'est exactement ce que je fais tout le long du jour : je ne fais que penser à toi. Je suis du fond de mon cœur ton amie sincère. »

Il y a je ne sais quoi de paisible, de bourgeois, dans cette dernière liaison du don Juan vieilli ; mais la plaie, c'est la mère qui, tout en acceptant fort bien l'argent, déblatère contre le suborneur de sa fille.

Une existence qu'éclaire encore un faible rayon de gloire : chez le patricien Grimani, chez ses amis Zaguri, Morosini, Memmi, Casanova racontes ses aventures, ses voyages, décrit les cours qu'il a vues, où il a été reçu :

— En France, j'ai eu l'honneur de voir les laides filles du roi monter à cheval, leurs seins à l'air. C'était la mode. Mode ridicule ! A Londres, j'ai vu lady Graffton se montrer en public avec ses cheveux en tire-bouchons. Tout le monde se récriait d'horreur, mais en quelques années cette mode a conquis l'Europe d'un bout à l'autre.

Mais Giacomo n'a point assez de sagesse pour se contenter d'un succès en petit comité, d'une vie calme et sans secousse, pour se résigner à ne pas faire parler de lui dans la République.

Il était devenu secrétaire du marquis de Spinola, ce qui lui valait quelque argent ; et de là vinrent ses nouveaux malheurs. Spinola avait fait naguère un pari de deux cent cinquante guinées avec un officier au service de la cour de Savoie, nommé Carletti, et l'avait perdu. Carletti reparut à Venise, fit la connaissance de Casanova et lui proposa d'être son intermédiaire auprès du marquis pour le paiement de la dette demeurée impayée ; on reconnaîtrait naturellement ses bons offices.

Giacomo ne pouvait se montrer trop délicat et après avoir obtenu de Spinola l'engagement de se libérer de sa dette par acomptes, il s'en alla retrouver Carletti au casino du patricien Grimani. Là une dispute éclata, l'officier refusant de payer sa commission à Casanova tant que la dette ne serait pas intégralement soldée. On en vint aux injures. Grimani prit le parti de Carletti son invité et imposa silence à Giacomo qui partit furieux.

L'affaire fut bientôt connue de toute la ville et l'opinion ne se montra point tendre pour Casanova qui passa pour un couard. Lui, un couard ! Prenant aussitôt la plume, il composa tout d'une haleine un libelle intitulé *les Ecuries d'Augias nettoyées* où le patricien Grimani, qui jusqu'alors l'avait traité avec bienveillance, était largement ridiculisé sous le nom d'Alcide.

C'était de l'ingratitude et de l'imprudence ; un beau matin, Giacomo reçut l'ordre de faire suspendre la vente du libelle et de quitter Venise.

Il n'était plus d'âge à résister.

« Lorsque les Romains voulaient voir partir l'un d'eux, écrivait-il à un ami, ils lui interdisaient le feu et l'eau... J'ai cinquante-huit ans, je ne peux plus voyager à pied et voici venir l'hiver, et si je pense à me remettre en route pour reprendre ma vie d'aventures, je me mets à rire en me regardant au miroir... Depuis trois ans j'ai vécu à Venise en un état de contrainte perpétuelle sachant qu'il faudrait finalement me résoudre à aller mourir ailleurs, et remettant malgré cela mon départ... Les combinaisons de la vie sont si compliquées que je trouverai peut-être encore, qui sait ! un endroit où il me sera permis de goûter la tranquillité, le trésor le plus précieux de l'existence. Si cela doit m'arriver un jour, je saurai que je dois mon bonheur à un ordre cruel... »

Mais vis-à-vis du monde, il ne reconnaît pas avoir été chassé : « Ou je ne suis pas fait pour Venise ou Venise n'est pas faite pour moi... Je me suis déterminé à quitter ma patrie comme l'on quitte une maison qui plaît, mais où il faut souffrir un mauvais voisin qui incommode et qu'on ne peut pas faire déloger. »

En janvier 1783, après avoir dit à Francesca qu'il reviendrait bientôt et se chargeait du loyer de la maison, il vit sa patrie s'enfoncer dans la mer et disparaître à l'horizon.

Des amis lui avaient dit que le nouvel empereur d'Autriche Joseph II était ami de la liberté et qu'à Vienne un homme de sa sorte pouvait aujourd'hui faire fortune. Il s'aperçut du contraire. Sans doute il aurait eu avec Sa Majesté en personne une entrevue dont voici un fragment :

— Il me semble, dit Joseph II, que vous avez été l'ami de M. Zaguri.

— Oui, un noble vénitien.

— Je n'aime pas trop sa noblesse, je n'estime pas ceux qui l'achètent.

— Et ceux qui la vendent, Sire ?

Ceci vous a, en même temps qu'un petit ragoût de révolution, tous les caractères de l'invraisemblance... En réalité, fort désargenté et voulant éviter une nouvelle expulsion Casanova boucle ses bagages et reprend sa randonnée d'Europe.

On le revoit à Spa, où une grande dame anglaise qui a la manie de parler latin lui propose de voyager avec elle pendant quatre ans, défrayé de tout. Voilà qui serait engageant si la dame était jeune et belle... Devant le tableau qu'il a sous les yeux, Casanova n'a pas le courage d'accepter, et pourtant de Venise lui parviennent des lettres qui sont autant d'appels :

Francesca lui écrit : « Mère gagne si peu qu'il nous a été impossible de garder la petite croix d'or que tu sais que j'aimais tant ; nous avons dû la vendre, c'est la fin de tout... Je n'ai personne au monde que toi et c'est de toi seul que j'attends du secours... Si tu savais, mon cher ami, il y a des jours où nous n'avons rien à manger ! Je te conseille de m'envoyer des lettres aussi légères que possible, car quand elles sont lourdes le port coûte trop cher. La semaine dernière ta bonne lettre m'a coûté quatre lire. Nous n'avions pas d'argent... Le facteur a fait une scène terrible. » Hélas ! le cher ami de Francesca est riche de littérature, non d'argent.

...Spa, c'est l'appel de Paris pour Giacomo qui, bravant les foudres de la cour, du parlement et des inspecteurs de police « pour la partie des étrangers », arrive vers la mi-septembre 1783 dans la capitale « unique au monde » ; il y retrouve son frère Francesco le peintre, est logé par lui dans son atelier du Louvre, et c'est heureux car, avec l'avènement du vertueux Louis XVI, toutes ses amies d'autrefois — y compris Manon Balletti — ont disparu.

Pour vivre, il essaie de lancer une gazette, songe à s'embarquer pour Madagascar, dresse le plan d'un canal de Narbonne à Bayonne qui détournerait le commerce de Gibraltar... Son esprit est toujours aussi vif, fécond ; il s'intéresse passionnément aux expériences des Montgolfier ; mais toutes ses idées, tous ses projets tombent à rien, et ce dernier séjour à Paris se solde par une cascade d'échecs.

A ce moment, Francesco le peintre serré de près par ses créanciers, juge l'atmosphère de la capitale irrespirable et décide de partir pour l'Allemagne. Giacomo, déçu dans ses espérances, l'accompagne. En décembre, il est de retour à Vienne où son frère, riche de la faveur du ministre Kaunitz, trouve enfin la stabilité ; Giacomo, lui, reste le perpétuel errant, mais où qu'il aille, retentissent à son oreille les appels angoissés de Francesca :

« Apprends, mon chéri, que toutes les couvertures d'hiver sont engagées au ghetto ; voilà les froids qui arrivent et je ne sais quoi me mettre sur le dos. C'est demain la Toussaint, mais je ne mangerai pas les fèves comme je les ai mangées l'an dernier... C'était toi qui les avait faites et elles étaient si bonnes ! Je te supplie de m'aimer et de ne pas m'oublier ; car si tu m'abandonnes, je n'aurai plus personne au monde qui pense à moi. »

Devenu secrétaire de l'ambassadeur de Venise, Foscarini, Giacomo envoie ce qu'il peut, au moins le prix du loyer ; et dans le même temps tombe amoureux d'une petite écervelée qui se dit comtesse et ne veut pas être confondue avec les filles du *Graben* mais qu'on désigne simplement sous le nom de Catau ; pour un peu il l'épouserait, lui adresse des vers dignes du plus chaud des amants.

Heureusement le sens pratique reprend le dessus et, renonçant à Catau, il s'occupe d'une autre jolie fille, la Kaspar, sur laquelle Joseph II aurait jeté les yeux : après avoir pourvu le sérail du roi Louis XV, pourquoi ne serait-il pas le pourvoyeur de l'empereur d'Autriche ?

Mais il n'a plus la manière, l'entregent, la grâce persuasive d'autrefois. De Venise, il vient d'apprendre que tous ses livres ont été vendus par la mère de Fancesca et du coup rompt avec sa maîtresse malgré les lamentations de celle-ci : « Ton silence me tourmente ! Ne plus recevoir de tes chères lettres !... Considère que nous sommes sans un sou pour vivre... rien que cette fois-ci encore, paye notre loyer... Ne m'abandonne pas ! » Giacomo reste sourd. En proie à une humeur noire, dégoûté des hommes, des femmes, il songe à se faire moine, sa dernière velléité.

Un jour, à l'ambassade de Venise, il est présenté au comte Waldstein, neveu du prince de Ligne, que la magie, la cabale intéressent tout particulièrement.

— A qui parlez-vous de cela ? s'écrie Casanova. *O che bella cosa, cospetto !* Tout cela m'est familier.

— Venez en Bohême avec moi. Je pars demain.

Bohême, lieu prédestiné ! Casanova pouvait-il prétendre à une retraite qui lui fût plus exactement adaptée ? Il partit, non le lendemain, mais quelques mois plus tard, pour Dux, le château du comte Waldstein.

7. - LA CROIX DE FER

Au nord de la Bohême, près des bains de Toeplitz, dans un pays montagneux et perdu, un château luxueusement bâti à la française, dominant le village et entouré d'un parc que perce une longue allée d'arbres, voilà le domaine de Dux, appartenant à Joseph Waldstein-Wartenberg, chambellan de Sa Majesté et descendant du Wallenstein qui s'illustra au XVII[e] siècle.

Ce seigneur de trente ans n'est pas devenu raisonnable : joueur impénitent, grand amateur de chevaux et de femmes, curieux d'occultisme et de merveilleux, il a trouvé en Casanova une intéressante épave, un homme selon son goût. C'est pourquoi il le recueille et le charge de cataloguer les 40.000 volumes de sa bibliothèque en lui assurant le logement, la nourriture et mille florins par an, le triple environ du salaire de l'espion de Venise.

Giacomo peut-il espérer plus et mieux ? Durant les séjours de Waldstein à Dux, il est au comble de la satisfaction ; en présence d'une nombreuse société, il raconte ses aventures, ses succès, étonne ces Bohémiens dont bien peu ont traîné comme lui à travers le monde, par son expérience des cours, des princes, des hommes célèbres, des femmes et des maisons de jeu.

Mais, le seigneur parti, quand il ne reste plus que « des valets livides sous des lustres éteints », tout change ; le grand conteur aux cheveux blancs doit se contenter pour auditeurs de l'intendant Faulkircher et de la livrée du château, gens au langage barbare, à l'esprit grossier, qui jetteraient volontiers à la porte ce pensionnaire, ce parasite dédaigneux et hautain, dont la présence les gêne.

Resté en face de lui-même, Casanova ne se félicite plus d'avoir découvert un Mécène généreux et une retraite tranquille : l'idée de se fixer quelque part lui redevient antipathique, le besoin d'adopter un système de sagesse est trop contraire à sa nature. Morose, aigri, susceptible, il sent monter l'hostilité autour de lui ; point de jour que ne marque une querelle à propos de son chocolat (où es-tu, Francesca ?), de sa polenta qu'on lui a ratée, du chien qui a troublé sa nuit.

A chaque instant, il estime qu'on lui manque d'égards : « Il a parlé allemand, on ne l'a pas entendu ; il s'est fâché, on a ri. Il a montré de ses vers français, on a ri. Il a gesticulé en déclamant de ses vers italiens, on a ri. Il a fait la révérence en entrant comme Marcel, le fameux maître de danse, le lui avait appris il y a soixante ans, on a ri. Il a fait le pas grave dans son menuet à chaque bal, on a ri. Il a mis son plumet blanc, son droguet de soie dorée, sa veste de velours noir et ses jarretières à boucles de strass sur des bas de soie à rouleau, on a ri... » Un enfer !

« Je suis, dit-il, comme un noble destrier que le malheur a fourvoyé parmi les ânes et forcé d'en souffrir patiemment les ruades. »

Alors, pour empêcher le sombre chagrin de dévorer sa pauvre existence, il lâche bride à sa manie d'écrire et noircit du papier pendant dix heures par jour. De là naîtront des pamphlets comme le *Soliloque d'un penseur*, qui, sans nommer Cagliostro, retrace sa vie de charlatan et d'imposteur ; des anticipations, des utopies comme l'*Icasoméron*, prototype du Voyage au Centre de la Terre de Jules Verne, où apparaît une nouvelle race humaine qui a quarante-cinq centimètres de taille, se nourrit de liquides, de parfums et vit jusqu'à quatre-vingt-seize ans.

Les manuscrits se multiplient, et cette polygraphie serait sans conséquence si Giacomo, persuadé que « toute l'Europe sait qu'il sait écrire », qu'elle a découvert en lui un homme universel — un homme selon le cœur de Machiavel, dont l'esprit s'assimile toutes les connaissances —, n'avait de cesse de voir tout cela imprimé.

— Gardez-vous des libraires, lui avait dit Voltaire, ce sont tous des forbans pires que les pirates du Maroc.

— Je n'aurai affaire à ces messieurs que quand je serai vieux.

— Alors ils seront la plaie de votre vieillesse.

Ce qui se vérifia. L'œuvre philosophique, critique, scientifique, de Casanova subit un échec total, ses éditions lui restèrent sur les bras, il s'endetta, connut de nouveau les assauts des créanciers ; et nous avons un écho de ses misères dans la lettre qu'il écrivit un jour à son ennemi, l'intendant Faulkircher :

« Lorsque le comte n'était pas à Dux, je mangeais seul dans ma chambre en dépensant mon argent ; mais ayant eu le malheur d'être trompé à Leipzick par le libraire Hilscher qui m'a fait perdre quatre mille florins, je me suis vu dans la nécessité d'accepter, même à titre de grâce, l'offre de M. le Comte de vivre à la

table de l'office pendant son absence, fatal avantage qui m'oblige à me trouver nez à nez avec un être tel que vous. »

Le chevalier de Seingalt à l'office ! quelle déchéance !

Le prince de Ligne qui le vit à cette époque nous a laissé de lui ce portrait inoubliable :

« Ce serait un bien bel homme s'il n'était pas laid : il est grand, bâti en Hercule ; mais un teint africain, des yeux vifs, pleins d'esprit à la vérité, mais qui annoncent toujours la susceptibilité, l'inquiétude ou la rancune, lui donnent un peu l'air féroce. Plus facile à être mis en colère qu'en gaieté, il rit peu mais il fait rire ; il a une manière de dire les choses qui tient de l'Arlequin balourd et du Figaro, et le rend très plaisant ; il n'y a que les choses qu'il prétend savoir qu'il ne sait pas : les règles de la danse, de la langue française, du goût, de l'usage du monde et du savoir-vivre... C'est un puits de science, mais il cite si souvent Horace que c'est de quoi en dégoûter. »

Ligne ne donne pas dans cet « horacisme » à la mode et juge le style de Casanova — Aventuros comme il l'appelle — lourd et diffus, mais ses récits le ravissent : il y met tant d'originalité, de naïveté, un sens dramatique si aigu qu'on ne saurait trop l'admirer. Fantasque, capricieux, il s'attendrit soudain, pleure puis parle magie, cabale et macaroni, se formalise qu'on ne lui prête pas assez d'attention : il faut toujours avoir l'air d'entendre ses histoires pour la première fois, « son amour-propre est toujours sous les armes. »

En bref, sympathique. « Il est fier parce qu'il n'est rien et qu'il n'a rien... Sa prodigieuse imagination, la vivacité de son pays, ses voyages, tous les métiers qu'il a faits, sa fermeté dans l'absence de tous les biens physiques et moraux, en font un homme rare, précieux à rencontrer, digne même de considération et de beaucoup d'amitié de la part du très petit nombre de personnes qui trouvent grâce devant lui. »

Ligne a le privilège d'être un de ceux-là. A mesure que vient la caducité, la misanthropie de Giacomo s'accentue. Parfois, afin d'échapper au contact de la valetaille, il part pour Vienne, Prague (où il fait imprimer son *Histoire de la fuite des Plombs*), revoit quelques restes de famille ou d'amis, est reçu avec bienveillance par le duc de Weimar, devient jaloux de Goethe et de Wieland que le duc protège, déclame contre eux, contre la littérature allemande... puis, plus amer que jamais, rentre dans la solitude de la bibliothèque, au milieu de ses papiers.

Il n'y a plus de femme auprès de lui. Un jour, dans un instant d'attendrissement, il écrit à Francesca Buschini en lui conseillant d'être sans scrupule si un honnête homme se chargeait de payer son loyer. Elle se montre blessée, chagrine qu'il l'ait appelée Madame et ajoute : « Je t'assure que si je voulais trouver des jeunes gens sans morale et sans honneur, j'en trouverais beaucoup qui me feraient la cour pendant un moment et puis me planteraient là, et je serais bien avancée alors... Ah ! mon chéri, si tu pouvais voir l'état de toute notre famille, je suis sûre que tu serais ému de pitié. »

Il finit par l'être et, une année, à Noël, envoya cent vingt-cinq lire à son ancienne maîtresse qui le remercia tendrement... puis la correspondance cessa définitivement.

Un des biographes de Casanova, M. Endore, a justement observé que Francesca Buschini fut sa plus durable liaison, celle qui se distingue des autres par un semblant de fidélité — effet de l'âge apparemment.

...Et Giacomo grattait toujours du papier. Il n'avait d'autre compagnie qu'une petite chienne à taches noires qu'il appelait Mélampyge, et comme il ne jugeait aucun chien digne d'elle, il la tenait prisonnière en sorte que Mélampyge mourut, paraît-il, de continence :

« Hélas ! Mélampyge n'est plus ! Elle était belle, Mélampyge, bijou de sa race pure, dressant les oreilles pour ne pas perdre un mot de ce qu'on disait, agitant sa queue à l'approche des amis connus... Les étrangers la trouvaient inaccessible et prête à l'attaque, méfiante et vigilante. Ses moindres mouvements avaient de la grâce et du charme. Jamais elle n'était importune ni désobéissante. Elle méprisait les chiens vulgaires et, quand elle en rencontrait, elle leur faisait vite comprendre qu'elle avait l'intention de rester fidèle à sa race et n'était pas disposée à accueillir leurs assiduités. »

Et, plus solitaire que jamais, Casanova entassait les feuillets...

Dans ce château perdu et silencieux, entre les murs de la bibliothèque, le rastaquouère avant la lettre, le don Juan travaillé par les suites de ses péchés, voyait flotter autour de lui les ombres des belles filles qu'il avait mises à mal ; il les ressaisissait une à une, s'en forgeait d'autres quand sa mémoire faiblissait, que son imagination l'emportait, ou de la même maîtresse en faisait deux pour accroître son harem de fantômes. Il ressuscitait ses ardeurs en écrivant et d'autant plus aisément qu'il avait une parfaite connaissance de la littérature érotique. Parfois, il feignait d'être dégoûté de ses récits dignes des flammes infernales ; à quoi le prince de Ligne répondait :

— Dites que vous les avez brûlés. Mettez-vous au lit ; faites venir un capucin et qu'il jette quelques rames de papier au feu en disant que vous sacrifiez vos ouvrages à la Vierge Marie.

La morale y aurait trouvé son compte, mais point l'histoire.

Bien qu'il transpose et mêle les dates, qu'il ne soit jamais passé dans les endroits qu'il a, non décrits (il est insensible aux paysages) mais nommés, et qu'il se préoccupe peu de l'exactitude en général, Casanova n'a point maltraité la vérité si fréquemment qu'on s'est

plu à le dire : le fond reste vrai, l'atmosphère y est, et Taine, quand il voulut corroborer ses notions sur le XVIIIe siècle eut raison de ne pas mépriser « ce drôle de Casanova ».

Ses Mémoires restent un remarquable document, un de ces livres indécents et précieux qui vous révèlent comme le musée secret d'une époque et nous agréent par leur intensité, leur truculence, leur plénitude de vie. Sur ce point, Rémy de Gourmont a prononcé un jugement qui emporte l'approbation : « Admettons, dit-il en parlant des Mémoires, que ce soit par hasard un roman. Eh bien, alors, Casanova serait le plus grand romancier qu'on ait jamais vu ; mais c'est impossible, on n'invente pas des matériaux si prodigieusement variés. »

Gaillard sorti de rien, viveur sans avoir le sou, séduisant par sa faconde un patricien généreux, homme à femmes découvrant les plus fraîches créatures, les tendrons les plus délicats et accroissant par son industrie le troupeau du Parc aux Cerfs, pamphlétaire acrobate s'échappant de prison, homme de lettres riche des notions les plus diverses, voyageur inlassable reçu tour à tour dans la meilleure société et dans celle des tripots (qui parfois sont tout un), voilà qui compose un ensemble exceptionnel, multiple, inattendu et toujours intéressant.

Jusqu'à ses dernières heures, il se passionne pour les événements de son temps. Ancien admirateur de « la France élégante et coulante », de la marquise de Pompadour qu'il déclare la dame la plus avenante du royaume, il suit avec horreur les progrès de la Révolution :

« O ma chère et belle France, où tout dans ce temps-là allait si bien malgré les lettres de cachet, malgré les corvées, la misère du peuple et le bon plaisir du Roi et des ministres, chère France, qu'es-tu devenue aujourd'hui ? Le peuple est ton souverain, le peuple, le plus brutal, le plus tyrannique de tous les souverains ! »

Sans doute il ne ressent aucune pitié pour les émigrés « venus promener leur orgueil et leur honte à l'étranger » ; mais pour la Révolution, pour « ce gouvernement acéphale qui ne peut pas plus vivre qu'un animal acéphale », pour les Jacobins, Robespierre et « l'infâme Convention », il est transporté d'une haine sacrée et prédit le démembrement du pays qu'il a tant aimé.

Or, en 1797, après la campagne victorieuse d'un certain général Bonaparte — ancien élève de l'Ecole Militaire de Paris —, la Vénétie est cédée à l'Autriche par le traité de Campo-Formio, et Casanova, prophète du démembrement, s'agenouille devant ce coup de fortune. Quel cadeau lui fait Bonaparte !

Devenu citoyen autrichien, il sollicite au mois de novembre « la gracieuse permission de son bon maître, M. le comte de Waldstein, seigneur de Dux, d'aller passer un mois à Venise » : il veut revoir sa patrie avant de finir... Mais c'est l'hiver, et sa santé : gastralgie (il mange toujours à effrayer), pneumonie, sans compter son vieux capital de maladies... ne lui permet plus de voyager.

Les habitants du village de Dux voient passer ce grand vieillard aux yeux fixes et inquiétants sous d'épais sourcils blancs, la figure osseuse et longue, la mâchoire dégarnie, mais donnant encore une impression de vigueur. Tout en marchant, il marmonne, poursuit une sorte de monologue haché d'interjections qui effraient les enfants ; et les mères le redoutent aussi, car il enseigne des polissonneries, raconte des gaillardises aux plus jeunes de leurs filles.

— Mais le robuste polygame d'autrefois, réduit à la table d'hôte après les orgies galantes, ne sera plus longtemps redoutable. Confiné dans le château, il décline peu à peu avec, pour tout compagnon, un neveu Carlo Angiolini (qui héritera des Mémoires)... et la chienne Finette, remplaçante de Mélampyge.

Le 4 juin 1798, un prêtre l'administre, et le vieux forban prononce cette phrase qu'il a sans doute préparée :

— Grand Dieu et vous qui êtes témoins de ma mort, j'ai vécu en philosophe et je meurs en chrétien.

Il avait soixante-treize ans.

...Sa tombe au cimetière de Dux était surmontée d'une croix de fer qui se descella, resta enfouie dans les herbes folles et, par les nuits sans lune, accrochait de ses aspérités les jupes des filles qui passaient.

FIN